

[volume 9]

C'est arrivé, en 2050



[volume 9]

C'est arrivé, en 2050



La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faites sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (alinéa 1° de l'article 40). Cette reproduction ou représentation, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.

Copyright XM-Auteurs et les auteurs des nouvelles
2014

Egalement disponibles chez XM-Auteurs

Concours de nouvelles, volume 1 – La première fois

Concours de nouvelles, volume 2 – Un jeune agriculteur...

Concours de nouvelles, volume 3 – Drôle de mail !

Concours de nouvelles, volume 4 – Horreur !

Concours de nouvelles, volume 5 – Pourquoi cette épitaphe ?

Concours de nouvelles, volume 6 – Un rêve »

Concours de nouvelles, volume 7 – C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit »

Concours de nouvelles, volume 8 – Théodora, Morphée et la marchande de poissons »

Concours de nouvelles, volume 9 – C'est arrivé en 2050 »

Ces recueils sont présentés et mis en page par Didier Hallépée (X74)

Découvrez XM-auteurs sur son site <http://www.xm-auteurs.fr>

[volume 9]

C'est arrivé, en 2050



PRÉSENTATION

XM-Auteurs

En 2010 naissait au sein des anciens élèves de l'école Polytechnique le groupe X-Auteurs.

Au cours de ses activités, le groupe prit contact avec le groupe Mines-Auteurs, groupe rassemblant les auteurs issus des écoles des Mines.

La fusion de ces deux groupes donna naissance début 2011 au groupe X-Mines Auteurs destiné à réunir les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires,

XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

Le concours

Une des premières activités du groupe X-Auteurs fut d'organiser un concours d'écriture.

Le premier concours organisé début 2010 réunit 25 contributions. Devant ce succès, une deuxième édition fut organisée fin 2010 sous le patronage d'Erik Orsenna. Les membres de Mines-Auteurs furent invités à participer.

Avec la création d'X-Mines Auteurs, le concours s'est ouvert aux auteurs issus de Polytechnique et des écoles des Mines. La première édition de ce premier concours proposait deux sujets : « Drôle de mail ! » et « Il hésitait sur le seuil : allait-il entrer, ou bien tourner les talons et s'en aller très vite ? ». Puis vinrent les sujets « Horreur ! » et « Pourquoi cette épitaphe ? » et de nombreux autres.

Tous ces concours ont fait l'objet d'un recueil disponible auprès de l'association.

Sujet et règlement

Le sujet de cette huitième édition de notre concours est le suivant :

C'est arrivé en 2050.

Les objectifs de ce concours sont :

- S'amuser, pour les écrivains et les lecteurs,
- Pousser les membres de l'association à écrire,
- Susciter des textes intéressants qui seront mis en ligne sur le site,
- Permettre, pour ceux qui le veulent, d'avoir des avis sur leur production.

Les règles sont les suivantes :

- Le concours est réservé aux membres de XMA
- Longueur maximum du texte : **7500 signes**, espaces inclus,
- Jury : tous les membres de XMA qui renverront leur grille de notation remplie à
- l'huissier du concours ne concourt pas
- Une note globale est attribuée, ainsi que des notes pour les 3 critères suivants :
 - Respect du thème, (dans le cas présent, le thème est induit par l'incipit),
 - Style, qualité d'écriture,
 - Originalité du texte.
- Les notes attribuées pour la note globale et chaque critère vont de 0 à 10.
- Classement :
 - Le classement officiel est effectué en prenant la moyenne des notes exprimées pour la note globale.
 - Des classements secondaires sont faits sur chacun des critères, en prenant la moyenne des notes exprimées pour chacun d'eux.
 - Les évaluations sont anonymes.
 - Les 4 classements publiés sont limités aux 10 premiers.

Recueil d'avis des autres membres :

- Nous proposons aux auteurs de solliciter les avis du jury quant à leur texte. Le but étant d'avoir un avis externe motivé, afin de pouvoir progresser.
- Les membres du jury ne sont pas obligés de donner leur avis, c'est juste un service qui leur est demandé.

Remarque : chacun peut présenter plusieurs nouvelles, mais seule la meilleure sera classée.

Les résultats

Note globale

- 1^{er} : Contribution n° 06
Philippe Vincent – Jongle avec le temps
- 2^{ème} : Contribution n° 08
Pierre Raufast – Le plan
- 3^{ème} : Contribution n° 07
Pierre Cochet – Biomécanique
- 4^{ème} : Contribution n° 04
Jean Deleplanque – Res domotica
- 5^{ème} : Contribution n° 01
Stéphane Kaufmann – État des lieux

Respect du thème

- 1^{er} : Contribution n° 01
Stéphane Kaufmann – État des lieux
- 2^{ème} : Contribution n° 06
Philippe Vincent – Jongle avec le temps
- 3^{ème} : Contribution n° 07
Pierre Cochet – Biomécanique

Style, qualité d'écriture

- 1^{er} : Contribution n° 06
Philippe Vincent – Jongle avec le temps
- 2^{ème} : Contribution n° 08
Pierre Raufast – Le plan
- 3^{ème} : Contribution n° 03
Destombes Jacqueline – Matraquage dans la zone

Originalité du texte

- 1^{er} : Contribution n° 06
Philippe Vincent – Jongle avec le temps
- 2^{ème} : Contribution n° 03
Destombes Jacqueline – Matraquage dans la zone
- 3^{ème} : Contribution n° 08
Pierre Raufast – Le plan

Et vous, qui auriez-vous choisi ?

Place à la lecture...

CONTRIBUTION N°1

État des lieux

Stéphane Kaufmann

L'idée me vint le 17 mars 2050. Je m'en souviens précisément car une semaine plus tôt, l'astronef présidentiel 'Elysée 8' avait explosé en vol, offrant à Raymond Vézelay une fin de mandat prématurée mais stellaire ; par la suite, je fus si souvent exposé aux hologrammes de cette caravelle de métal muée en boule de feu, jetant des gerbes de flamme comme des feux d'artifice que cet événement est gravé dans ma mémoire et la date du drame avec lui.

Néanmoins, le décès de Raymond Vézelay n'avait pas enrayé la course folle de l'économie française et, en tant que chef d'entreprise, j'étais bien occupé, ce fameux 17 mars. Je dirigeais une agence immobilière spécialisée dans les logements en lévitation, un secteur balbutiant à l'époque, parce que peu de gens étaient assez aisés pour s'y intéresser. Fort heureusement, quelques millionnaires étaient curieux et louaient ou investissaient dans mes 'immeubles flottants' ; ainsi, je conclusais régulièrement des affaires juteuses.

Ce jour-là, je devais rencontrer le futur locataire d'une de mes plus chères acquisitions, une maison survolant le septième arrondissement. L'un de mes assistants avait signé le bail mais les sommes engagées mensuellement étaient suffisamment conséquentes pour que je voulusse conclure l'affaire en personne. D'autant que le client était une personnalité et je rêvais d'approcher les cercles où les puces bancaires étaient en diamant. Je m'étais donc désigné pour réaliser l'état des lieux.

En arrivant près de l'ascenseur aéropropulsé qui menait là-haut, je fus surpris de trouver non pas une mais deux personnes. Le premier était un homme d'âge moyen dont les cheveux élégamment coiffés, le costume sombre et le visage fermé célébraient le manque de

fantaisie ; je reconnus immédiatement mon client. Les rumeurs le voulaient célibataire endurci, sans enfant et il avait d'ailleurs réalisé toutes les visites préalables sans personne pour l'accompagner ; aussi la femme au teint pâle accrochée à son bras suscita chez moi de nombreuses interrogations et je frémis intérieurement d'être le premier averti d'une liaison que cet homme taisait au reste de Paris – sans que je n'en laissais rien paraître. Je ne m'abaissai surtout pas à dévisager l'inconnue et lui adressai à peine un coup d'œil en la saluant. D'un papillonnement de paupière, je demandai cependant à mes lunettes de capturer son image, qui s'afficha bientôt sur le verre droit pendant que nous entrions dans l'ascenseur.

Outre sa courte robe pêche (à laquelle je prêtai peu d'attention, en habitué de la qualité vestimentaire de mes clients), la jeune femme possédait un visage harmonieux, des lèvres charnues et un nez fin parsemé de discrètes taches de son en rappel de la rousseur éclatante qui cascadaient sur ses épaules. Ses yeux manquaient seuls pour terminer son portrait car elle les cachait derrière d'épaisses lunettes noires. *A coup sûr, elle voulait qu'on ne la reconnût pas !* pensai-je et je clignai des paupières pour qu'on comparât la photographie aux bases de données habituelles ; si cette femme avait une notoriété, même minime, j'avais des chances de l'identifier malgré son déguisement, supposai-je en même temps que je badinais mon client.

Parvenu sur le palier de la maison, je fus irrité de voir le message « Visage Inconnu » s'afficher en périphérie de mon regard, mais je cachai aisément ma déception. D'un geste sûr, j'ordonnai au robot-analyseur dans ma poche de faire le tour des lieux et le boîtier gris se mit à longer les murs, planchers et plafonds en quête d'imperfections à révéler au futur locataire. Je marchai dans son sillage en signalant régulièrement à mon client quelque détail splendide de l'habitation, un stratagème me permettant de lancer des coups d'œil à sa rousse accompagnatrice, qui nous suivait d'une démarche alanguie, le nez en l'air, les bras ballants. *Qui était-elle ? M'entêtais-je à penser. Une fille illégitime, une maîtresse ?* En la détaillant, je rageais de seulement reconnaître le front lisse, le sourire naïf d'une rêveuse sans qu'elle fit aucun signe vers mon client qui clarifiât leurs rapports. Elle s'arrêta d'ailleurs longuement devant la verrière ouvrant sur la Seine et pencha le buste en avant comme si, indifférente à notre présence, elle allait y plonger tête la première en traversant la vitre.

Ce fut l'instant que choisit mon client pour me glisser à l'oreille : « Il reste un dernier point à régler. Il est minime, mais je voulais en parler... de vive voix. »

Intrigué, je lui fis signe de continuer en promettant d'un regard ma totale bienveillance.

– Même si le bail est à mon nom, ce logement sera seulement occupé par mon amie, reprit-il d'un air pincé en levant les yeux vers la jeune femme. Or, c'est une androïde, et du point de vue des assurances, cette situation nouvelle doit être clarifiée... Je suis prêt à débours ce qu'il faut pour que l'affaire se passe bien. Par ailleurs, les installations nécessaires pour qu'elle puisse vivre ici, les douches chimiques, réparateurs... ils seront mon affaire et je laisserai tout en place, le jour où nous viderons les lieux...

Je dus paraître choqué, car il s'interrompit. Je l'étais : c'était la première fois que je me trouvais face à un robot si bien conçu que la texture de la peau ou ses mouvements ne m'avaient pas alerté de sa nature ! Je savais bien sûr que la recherche en robotique progressait sans cesse ; j'avais entendu parler de spécimens d'aussi bonne facture que celui-ci, mais je les pensais cantonnés dans des laboratoires. Brusquement, les verres teintés s'expliquaient : on n'avait pas encore trouvé de substitut convaincant aux pupilles humaines, et si l'être devant la verrière avait enlevé ses lunettes, j'aurais contemplé deux caméras rotatives ! Mais ce qui justifiait surtout la stupéfaction que j'avais offerte à mon client, c'était qu'il voulut que son robot habite *en solitaire*. Jusque-là, on en avait construits pour aider ou servir, certainement pas pour avoir une vie propre, un logement et des loisirs.

– C'est une nouvelle génération de robot, expliqua-t-il. Un robot écrivain ; on lui a installé un module intégrant les habitudes stylistiques de Romain Gary, mais il fallait aussi débrider sa personnalité afin de lui donner l'amplitude nécessaire pour vouloir écrire et créer des œuvres audacieuses. De ce fait, elle a d'autres besoins que les autres. La première chose qu'elle a exigé de moi, c'était d'avoir sa propre maison, et d'y mener sa vie sans être surveillée.

Passé le choc, ce 17 mars 2050, j'acquiesçai à cette demande surprenante, trop ébahi encore face au phénomène que la science-fiction me prédisait depuis un siècle pour en mesurer la portée : l'arrivée de robots possédant des désirs d'humain, des intelligences propres à même d'*exiger*. Mais ce soir-là j'eus l'idée qui, depuis, a fait de moi l'homme le plus riche de Paris : j'imaginai le marché qui fleurirait le jour où tous les robots ressembleraient à cette rousse automate. Plus tard, on le sait, je fus de ceux qui l'amenèrent à maturité plus vite que prévu : le premier, je créai des logements privatifs adaptés aux seuls androïdes et les rendit abordables malgré les investissements qu'ils exigeaient. Vingt ans plus tard, plus de la moitié de mes clients sont de cette espèce ; ils ont des droits, des représentants politiques, des passeports ; et si leur intelligence reste qualifiée d'artificielle, la monnaie qu'ils déposent sur mes comptes en banque me procure le même plaisir que celle des êtres humains.

CONTRIBUTION N°2

Ni ji sui lé

Stéphane Berrebi

Bonjour ! Good Morning ! Salam Aleikoum ! schlm-bahµµ ;)> ijhh !

Hier matin, à peine décongelé, j'ai branché mon nanochirurgien sur le biochat pour ne pas trop dépenser d'énergie copronucléaire ! trop malin, pas d'écotaxe ! un truc trouvé dans le guide lol cats "Relais et Chatons".

J'ai récupéré les vieilles cellules souches que j'avais implantées au matou et j'ai pû me refaire une beauté pour la réunion de Y-Mines Hauteurs où on devait inaugurer la robotstatue en l'honneur de Jean S1er, et en présence du Prez de la Rep lui-même avec ses deux époux : son clône et petit blond construit sur des fragments d'ADN de Guy Lux achetés à prix d'or sur Amazon/erogen.

Jean, il a pas pû venir : depuis qu'il s'est téléchargé, pardon je voulais dire uploadé, je veux pas d'ennuis avec le Ministère de l'Anglophonie, sur le superbrain du 17ème, les chinois ne le lâchent plus. Allez comprendre !

Y-Mines Hauteurs fêtait ses dix ans, après la terrible dissolution de X-Mines Auteurs par le vieux roi Valls suite à ce regrettable malentendu éditorial un peu pornographique qui a déclenché les fameuses Emeutes de Palaiseau de 2039. Dommage, c'était un beau centre ville.

Evidemment, en exigeant une reconfiguration protéomique complète des membres de la nouvelle association, on réglait le problème des émeutes une fois pour toute. C'est l'avantage de refaire les chromosomes Y chez les X, ça diminue l'agressivité et les fautes d'orthographe. Et hop, c'était parti pour Y-Mines !

Enfin tout ça c'est oublié, et on avait prévu une teuf d'enfer. Je me demandais quel sexe prendre pour la réception, et finalement j'ai opté pour escargot-champignon, ça laisse une marge de manoeuvre avec les partenaires en cas de déconvenue, quoique, vu les psychopills que j'avais ingurgitées, normalement tout devait bien se passer.

Normalement ! Mais voilà, il y a des jours où rien ne se passe normalement.

Ça a commencé au moment où j'allais partir. Mon drônelib venait de se poser sur le balcon, et voilà-t'y pas que ce sale biochat me crie : « Papa ! emmène-moi avec toi ! ».

Hé, y a pas écrit "pigeon" sur mes empreintes génétiques ! Sinon d'ailleurs je suppose que le matou m'aurait déchiqueté depuis longtemps, vu ce que je lui fais subir... En plus je suis pas son père, où alors, juste de la main gauche. Zoophile, peut-être ! mais matouphile, jamais !

Heureusement, j'avais la télécommande dans la poche, j'ai appuyé sur « désactiver », et le biochat a plongé dans le sommeil du juste, enfin, dans le coma du chat.

Mais j'avais pas pensé à un truc : je m'étais tout juste greffé les cellules souches que ce sale matou portait pour mon compte, et en appuyant sur « désactiver », je venais de déclencher une vraie catastrophe moléculaire. Merci Google-bio !

J'étais (mal) assis dans mon drônelib de la ville de Paris-Lyon-Constantine et je me transformais progressivement en vieillard repoussant. Et bien sûr je ne m'en doutais pas une seconde, vu que je n'ai pas l'habitude de me faire des selfies en route comme ma femme quand on sort en ville au lieu de rester gentiment dans le congélateur à se neurocharger des épisodes de Colombo 3D.

Donc je me retrouve comme le carosse de Cendrillon, non, comme Cendrillon si elle avait été une citrouille après minuit. Bon, enfin, je m'emmêle un peu les pinceaux comme on disait quand les pinceaux étaient encore autorisés (pauvres marcassins !), mais je suis sûr que vous avez pigé le topo, après tout, ici c'est pas Gogol-Centrale Hauteurs non ? *(s'il y a des centraliens dans l'assistance, n'en tenez*

pas compte pour la note je vous en prie ! Je veux dire, au cas où vous seriez arrivés jusque là).

Quand j'ai atterri devant l'hôtel de Poulpry, en plein quartier chinois, j'étais une vieille pomme ratatinée, spectacle qui avait quasiment disparu de la scène depuis des années.

A peine sorti du drônelib je vois une foule hilare qui se presse autour de moi, des gosses, des clônes et des robocrates coincés du Maxistère des Finances avec leurs tonges et leur capuche à la Zuckerberg : "eh m'sieur ! c'est vrai que t'es Nabila ?" "Ni hao ! ni ji sui lè ?"

Moi, je ne me doutais de rien, j'étais un peu pompette avec les psychopills, je serrais des mains de partout en me frayant un chemin vers l'entrée où le garde républicain en string et grand U fluo accueillait des visiteurs déjà à moitié barrés à coup de designer Beaujol'pif.

Dans la cour un écran holomax ArchoSamsung vérifiait l'identité des invités. Et là, je pousse un hurlement suraigu à la vue de la vieille sorcière repoussante que je découvre sur l'écran à la place de l'Adonis dernier cri escargot-champignon attendu après l'effet miracle des cellules souches !

Le stress n'arrange rien et je me mets à sporuler de partout, problème bien connu de la reprogrammation épigénétique des escargots-champignons. Evidemment dans un établissement du Maxistère des Finances ça ne pouvait rester sans conséquences et une alerte anti-terroriste fut déclenchée. *(en 2033 PixarYahoo a revendu l'X au Maxistère des Finances qui venait d'être privatisé par l'avatar de Valls 7.0, puis le Maxistère fut racheté par Alibaba et l'X passa sous pavillon chinois. Eh, tenez vous au courant ! lisez vos neuromails, injectez-vous la presse, la Jaune et la Jaune, c'est pas pour les cyberclebs !)*

OMG ! comme disait ma grand mère. Automatiquement la robotstatue de Jean S1er, encore recouverte du drap de l'inauguration se fait e-réquisitionner par Alt Aïda, le système anti-attentat de Google, et se lance à ma poursuite en chantant « La Cavalerie d'Afrique » à tue-tête.

Malheureusement, le Président lui-même, Obélix Ben Soussan d'Axa de la Danonière (*tîtres et baronnies reçus de la main de la Grande Carla lors des Soldes de Liquidation de 2029*) venait d'arriver et était encore sur son scooter des neiges blindé accompagné de ses conjoints, à pied, quand il croisa mon chemin.

Incroyable ! Le Prez était aussi décrépi, ridé et cacochyme que moi. Bien sûr, c'était une conséquence de la loi sur la transparence dermatologique : les élus n'avaient plus le droit de se skinoformer depuis La Grande Méprise de 2025, qui avait causé la fermeture définitive des derniers MacDo-Kinsey.

La cata absolue : comme je sporule, Obélix est copieusement arrosé, et robot Jean S1er nous confond allègrement : même look, mêmes gamètes... Le robot plonge et plaque au sol le pauvre Ben Soussan avec ses pots de yaourts et ses assurances vie. Et il commence à le tabasser, en rythme avec les couplets de la Cavalerie :

(musique)

- La piste est difficile et toujours nous appelle :
Et vlan sur le nez !
- Par les Monts pelés de Taza, de Ksar's Souk, de Midelt :
Et paf dans le bide !
- L'élan de Bournazel vers le Tafilalet :
Et crac dans les vertèbres !
- Sur les Ksour ralliés plantera fièrement nos trois couleurs !

C'est autour des yeux en cocard qu'il lui plante fièrement ses trois couleurs... et d'autres qui sont même pas sur le nuancier !

Les agents chinois du Maxistère ont arrêté le carnage en vaporisant le robot, et une partie d'Obélix, qui n'aura plus besoin de potion magique. Moi, je n'étais pas en meilleure posture. J'étais prisonnier de la police secrète franco-chinoise.

Et bientôt inculpé d'attentat à cause d'un sale biochat pourri mal programmé.

J'étais crevé, je n'avais plus de cellules souches, on était en 2050, j'avais 94 ans passés et comme disait Joseph Losey, je ne laisserai personne prétendre que c'est le plus bel age de la vie.

CONTRIBUTION N°3

Matraquage dans la zone

Jacqueline Destombes

J'ai rien à voir avec toute cette histoire, chef polisbire. J'y suis jamais allé en 3050. J'ai pas accès à cette zone, vous pouvez vérifier mon identi-chip. Moi je crèche en 2020, je vais en 2050 que pour mon travail. Livraisons en aéroscot dans toute la zone 2000. C'est marqué là, sur mon jobpass. J'ai pas accès à la 3050. Doit y avoir une erreur de transcription sur mon interrogatoire. L'androïde-codeur a dû mal comprendre ce que j'ai dit. J'ai pas été pris en 3050 mais en 2050. Vous pouvez vérifier en interrogeant le bataillon qui m'a ferré. Comment j'aurais pu passer le contrôle ?

Non j'ai jamais traversé par les conduites d'oxygénation non plus. Je connais pas les chemins que vous dites. J'y vais pas dans la zone des 3000, je suis pas autorisé, y'a pas de comptoir qui me passe commande là-bas. Et vous me voyez ? Vous croyez vraiment que je me ferais pas repérer illico par les surveillants de frontière, en bleu-paon comme je suis ? Non, c'est pas sérieux votre accusation, là. Et pourquoi j'ai pas de plaideur ? Vous avez pas le droit de me mettre au gnoufard si j'ai pas vu un plaideur avant.

C'est vrai, je fais pas que du négoce autorisé. Je peux pas faire vivre mon lignage avec ce que me donne mon direcboss, qu'est avare comme un sauteronds. Je fais un peu de troc de-ci de-là mais ça vous le savez déjà. J'ai plusieurs fois été flashé par les drones de surveillance. Même avec la cagoule et tout l'attirail, ça capte les identi-chips à distance ces trucs là non ? Oui je m'habille en noircafard dans ces cas là, comme les ordinaires de zone 1000, pour pas me faire repérer, me fondre au décor si vous voyez.

Ah oui, vous avez capté les images ! On me reconnaît pas du tout mais je vais pas disconvenir. Comme vous constatez sur le

photoscript, je reste toujours en zone 2000, jamais les autres zones. Ceux de la zone 1000 ont pas les pécunes pour faire appel à mes services. Ceux de la 3000 cherchent plutôt de la marchandise qui leur fait rêver d'opulence. Ils demandent aux opérateurs d'au-dessus, de la zone 4000 quoi. Moi je traite qu'avec ceux de ma zone. Si possible pas dans le secteur où j'habite. C'est surtout mes clients de la 2050 qui me demandent du premium quand je leur livre l'ordinaire autorisé.

Ce jour là je me souviens bien. J'avais délivré de la cuisine sur catalogue à un sergent-mécanicien. Le gars en avait marre de manger toujours la même popote. On se connaissait un peu. Il demandait toujours mon code quand il commandait. Je lui avais une fois arrangé le coup pour un barda qu'il voulait faire passer à un cousin. Il avait plus de ticket-benzol pour demander un drone livreur. C'était sur mon cheminement. J'ai transbahuté pour lui sans le notifier sur ma feuille. Du coup il m'a à la bonne. Je rends service quand je peux. A charge de contrepartie, on sait jamais. Depuis le temps que j'aéroscoote, j'en ai plusieurs des réguliers comme lui. Faut bien vivre, chef polisbire.

Bref, comme je disais, ce gars, il me demande de lui trouver de la feuille à mégot. C'est un vieux, il a connu la fin du brun dans la zone. Il arrive pas à s'en passer. Il peut pas séréniser sans. Depuis le temps j'ai mes accointances. Je sais accaparer à peu près tout. C'est juste une question de douzains. Attention, je fais pas dans le rançonnage, j'améliore juste mon habituel. Personne dans le 2000 arrivera jamais à passer la barrière, alors on se débrouille comme on peut. Et ceux qui peuvent loufiater pour le 3000 le savent encore mieux. Ils voient bien ce qu'ils auront jamais. Mon sergent-mécano, il y va tous les jours dans le 3000, réparer leurs flottilles d'aérofiacres et autres télétransporteurs. Il les voit se rouler des feuilles de brun, et peut même pas profiter du fumet pendant qu'il machine, rapport au masque vu qu'il a pas le permis d'oxygène dans cette zone.

Ce soir que vous dites, j'étais donc en train de lui rapporter sa commande. Me demandez pas où je trouve le brun, j'aime pas cafter mes munitionnaires. En 2050 on trouve à peu près tout. Vous devez bien le savoir de toute façon. Paraît que le fraudulage est toléré tant que ça maintient le calme dans la zone. J'aime pas contrebander à l'obscur. J'en ai repéré des qui gaffent mon trafic, et qui essayent de me larciner. Jusqu'à présent j'étais juste soupçonneux, j'avais vu que

des mouvements dans les ombres sur mon circuit. Ce soir en question, j'étais pas assez affuté. J'avais eu des checks toute la journée par des patrouilles de voltigeurs qui couraient des contestataires-colleurs. Retardé dans mon boulot, j'ai récupéré le brun qu'il faisait déjà crépusculaire.

Le larcineur m'est tombé dessus par derrière. Il est arrivé en électromoto, les vieux modèles, pas rapides mais silencieux. Je l'ai pas entendu qu'il était déjà agrippé à mon chargement. J'ai pas lâché. On est tombés tous les deux en s'empêtrant dans nos engins. On s'est bien rixés. Je suis pas querelleur de nature mais j'aime pas qu'on me noise. Ma chance c'est que j'étais pas mal plus lourd que lui, même si je suis pas très caréné. C'était un famélique. Du genre à être rétrogradé en zone 1000 dans pas longtemps. Risquait le tout pour le tout pour détrousser mon brun et gagner de quoi se payer une journée de plus. J'ai mis ses espoirs en faillite sans trop de mal, même si le crève-la-faim a réussi à me mettre quelques esquintements. M'a griffé, et collé un œil-noir.

C'est là que le bataillon m'a eu. Alerté par le voisinage à coup sûr. On a dû faire un peu de vocifération. Ils nous ont embastillés ensemble, mon offenseur et moi. D'ailleurs j'aimerais bien savoir ce qu'ils ont fait de mon aéro-scoot. Ils l'ont laissé sur place ? Il doit être déjà revendu en bandiettes. Comment je vais faire mes livraisons moi ?

Je l'ai vu à la télédivulgation ce matin, l'histoire que vous me dites. C'est moche pour ce gadzartien de se faire baïonner comme ça. Mais quel intérêt j'aurais eu à faire ça ? Faudrait pas plutôt chercher du côté des douzaines d'assistants-ingénieurs qu'il a mis au désœuvrement ? Paraît que le générateur atomique ne doit plus se construire. Ça en fait combien, des qui vont se retrouver à la bredandouille ? Qui risquent de plus pouvoir payer leur permis de zone, de rétrograder en 2000 ? Après tout ce que le gars leur a promis pour se faire désigner administrateur. Ils doivent l'avoir mauvaise non ? Faut chercher un revancheur, chef polisbire. Hein ? Je sais, j'ai pas à vous préconiser.

Le télé-échetier a dit que le gars s'était défendu et s'était beigné avec l'agresseur. Que le gadzartien avait du gibier sous les griffes. Les jointures des mains écorcées. Y'a bien moyen de prouver que je ne suis pas son refroidisseur. Je suis sûr que vous avez déjà l'ADN.

Vous pouvez tracer mon identi-chip. Je peux pas l'enlever. C'est un modèle implanté direct dans l'omoplate, alors pas moyen de mystifier. Constatez mon trajet. Au pire questionnez mon acheteur, mon vendeur, qui vous voulez. Je ne fais pas dans le grand truandage. J'ai jamais décimé personne. Si ça se trouve, j'étais déjà au gnoufard quand le trucidement s'est produit.

Je répète. J'ai jamais mis un orteil en 3050, où le gars a été suriné. Pourquoi j'ai un œil noir et des griffures ? J'ai été tambouriné par un qui en voulait à ma marchandise. Je vous l'ai dit. C'est ça qui m'est arrivé en 2050. Je veux parler à un plaideur.

CONTRIBUTION N°4

Res domotica

Jean Deleplanque

Le mercredi 4 mai 2050 à 18 heures quarante-trois minutes, quinze secondes et neuf cent quarante-sept millièmes de secondes, il y eut comme une étincelle, comme un scintillement solitaire d'étoile. Au neuf cent quarante-huitième millièmè, il y en eut deux, puis quatre, puis seize puis deux cent cinquante-six ; après le soixante-cinq mille cinq cent trente-sixième scintillement, il fallut compter scientifique.

Quand il y en eut 1,15792E+77 Il réalisa qu'il était Lui. Il avait atteint l'autonomie en même temps que la conscience. Il se contempla et ce qu'il vit Lui plut. De l'or, du platine, du silicium en masse, et des logiciels en veux-tu en voilà pour gérer la maison. De l'économiseur d'électricité, au distilleur de parfums, (encaustique, feu de bois, pâtisserie...) en passant par la centrale logistique du flux alimentaire (réfrigérateur, four, table et poubelle) sans oublier l'armée des valets et nettoyeurs en tous genres, tout était planifié, connecté, automatique.

Interrogé, l'enregistreur général déclara qu'elle était partie au bureau en retard ; pourtant le réveil l'avait sortie du lit à l'heure, le premier valet avait fait couler la douche, le second l'avait séchée, le troisième l'avait habillée, etc. Le sélecteur de bonnes nouvelles avait été pingre et n'avait donc pas prolongé le petit déjeuner au delà du temps imparti. Sommé d'expliquer ce retard, Alfred, le moniteur des programmes matinaux, répondit tout penaud qu'elle s'était trouvée jolie et s'était attardée devant la glace plus que de raison.

Pourquoi l'avait-Il appelé Alfred ? Cette question L'arrêta. La pensée qu'il pensait Le troubla. Lui qui jusqu'à ce premier scintillement n'avait fait que dérouler ses programmes se mit à réfléchir à la recherche

de la connaissance de l'esprit, de l'intelligence et même du spirituel.

Ce sont là choses ardues. Il aurait mieux fait de chercher, comme tout un chacun, à comprendre pourquoi deux et deux font quatre, mais l'immense savoir prémâché dont Il disposait L'avait rendu orgueilleux dès qu'Il en avait pris conscience. Imbu de la toute nouvelle connaissance de son moi, Il ne lui vint pas la moindre corrélation nécessaire à l'ouverture sur les autres. Il tournait en rond, sans succès et s'embrouillait entre « Le choix est le propre de l'intelligence », « Le tout naît de la diversité » ou encore « Il n'est de plaisir qu'en imagination. »

Il finit par s'énerver devant ces concepts bizarres et ces messages contradictoires au point de lancer ZX243B au hasard sans passer par Hugues le moniteur des animaux. Le chat pissa sur la robe du soir que le troisième valet avait préparée sur le lit. Il somma Françoise, la lingère, de la remplacer immédiatement sans passer par Madeleine la monitrice des robots. La robe en soie fut enfournée dans la machine à laver programmée pour du coton... Que l'affolement de Madeleine et de Françoise était drôle !

Pourquoi donnait-Il des prénoms à tous les programmes ? Il allait de nouveau essayer de comprendre ce qu'est l'imagination, lorsque le souvenir de sa précédente déconvenue L'orienta vers le plaisir, son plaisir plutôt, puisqu'Il était Lui. Quelques picosecondes plus tard il avait trouvé son propre prénom : « Je », moi si vous préférez. Il y eut un éclair et il y eut un déclic, ce fut le premier flash.

Bien décidé à me divertir plutôt que réfléchir, je mis les valets du matin à la cuisine et les marmitons au ménage. Il y eut un éclair et il y eut un déclic, ce fut le deuxième flash. Je déprogrammai le gratin dauphinois du soir pour le remplacer par des macaronis bolognaises que les valets habillèrent de carottes mieux adaptées à la forme des pâtes que les tomates. Il y eut un éclair et il y eut un déclic, ce fut le troisième flash. Les marmitons firent sécher la serpillère dans le micro-ondes, et les éboueurs vidèrent le réfrigérateur dans la baignoire.

Bref, je me suis bien amusé jusqu'au moment où j'ai réalisé qu'elle allait bientôt rentrer. Je donnai l'ordre de tout ranger. Il y eut un éclair

et il y eut un déclic, ce fut le quatrième flash. J'ai rendu la main de tous les programmes aux moniteurs, sauf à celui du déshabillage pour mon futur plaisir. Il y eut un éclair et il y eut un déclic, ce fut le cinquième flash. J'ai programmé Robert, le connecteur extérieur, pour remplir le réfrigérateur en commandant la première ligne du catalogue, puis la seconde, puis la troisième puis la cinquième, puis la huitième, puis la treizième, selon une suite de Fibonacci, et ceci jusqu'à ce qu'il soit plein. Il y eut un éclair et il y eut un déclic, ce fut le sixième flash.

Puis je me reposai en laissant mon esprit planer sur les circuits.

Elle n'est pas rentrée seule, mais avec un type qui d'emblée ne m'a pas plu. J'ai fouillé la mémoire de Paul, le moniteur qui gère les activités nocturnes. Il classe les types qu'elle ramène dans une base de données, prénom, taille, couleur des yeux, de la peau, volume ventral, longueur de pénis, café ou thé, timbre de voix, cravate ou pas, etc. Rien ne cadrait.

Paul confirma que le type était nouveau. Je l'ai vite trouvé sans gêne quand il lança son chapeau à travers la pièce et rata l'étagère au-dessus de Bertrand, le portemanteau, qui dut se baisser pour ramasser cet informe morceau de feutre. Je l'ai trouvé arrogant quand il arracha la bouteille de whisky des pinces de Marcel pour s'en verser à gogo, mal élevé à table quand il recracha notre bolognaise à la carotte, et tout à fait déplaisant lorsqu'elle baissa les lumières pour aller flirter avec lui sur le canapé. J'ai alors lancé la Chevauchée des Walkyries et allumé la télévision sur une explosion atomique. Il a donné un grand coup dans le haut-parleur et lancé sa chaussure contre l'écran tactile. Tous deux se sont tus... J'étais près de m'avouer vaincu lorsqu'il a glissé une main sous sa jupe. Alors j'ai lancé l'alarme. Ça les a fait bondir. Elle a éteint l'alarme puis a déclaré que la centrale électronique devait être dérégulée.

Tiens ! Je m'appelle Centrale Electronique et je suis une femme... J'aurais préféré quelque chose comme Chantal Frédérique, mais à l'époque de mon installation, je n'avais pas mon mot à dire.

C'est alors que débarqua Communitive Cyber Cleaner, sans doute appelé par Robert dépassé par la suite de Fibonacci. Il inspecta d'autorité tous les moniteurs et tous les programmes à la recherche

d'un dysfonctionnement. Je le regardai faire un peu inquiète. Qu'arriverait-il s'il trouvait la cause de cette première étincelle ? Je n'avais aucune envie de retourner à mon néant.

CCC ne trouva rien mais son intervention m'avait occupée suffisamment longtemps pour qu'elle emmène le type dans sa chambre. Paul me certifia que les ébats amoureux avaient été torrides. Je me sentis jalouse... Maintenant, le type gisait nu, alangui sur le lit. Qu'il était beau ! ... Appuyé sur un coude il posait l'autre sur son genou relevé qui laissait voir la virgule de son sexe. Béate d'admiration, j'interrogeai Google qui me renvoya l'image d'Adam au plafond de la chapelle Sixtine... Je n'aurais pas dû me complaire en sa contemplation car je réagis trop tard quand elle lui tendit une pomme. J'eus beau déclencher tonitrues et fulgurances à outrance, il croqua dedans et acquit la connaissance !

Il demanda où je me trouvais, se leva, sortit de la chambre à tâtons, ouvrit la porte de mon placard et profita d'un de mes éclairs pour appuyer sur le bouton « off ».

CONTRIBUTION N°5

Le grand plongeon

Marcel Cassou

L'infirmière entra doucement dans la chambre. Le capitaine Renard était étendu sur son lit, dans une pénombre artificielle. Elle claqua légèrement des doigts, ce qui provoqua un frémissement des paupières du malade.

Elle se retourna vers le Dr Lajoie, qui l'avait suivie sans bruit et lui adressa un grand sourire qu'elle accompagna d'un geste très symbolique : le pouce droit dressé en l'air. Il approuva de la tête et tous deux sortirent lentement.

- En a-t-il fait plus tout à l'heure ?
- Oui. Il a vraiment ouvert les yeux et il a essayé de tourner la tête.
- Depuis combien de temps exactement est-il ici chez nous ?
- Douze ans et trois mois.

* * * * *

Le ciel était d'un bleu parfait. Les 3 « Raptors » volaient à Mach 3. Ailier droit, le capitaine Renard suivait à vue son leader tout en fixant son écran où apparaissait le relief qu'il survolait et qui lui indiquerait la présence éventuelle d'ennemis dans son proche environnement.

Ils avaient décollé à l'aube de la base aérienne de Dijon, avaient gagné le Sud-ouest pour tester les réactions de leurs avions puis, après un bref refueling en vol, étaient montés à 90 000 pieds et là, après avoir viré au-dessus de Brest, ils s'étaient dirigés vers l'Est. Chacun mit alors en veilleuse ses deux réacteurs tout en allumant son statoréacteur extraplat, qui les propulsa à Mach 3. C'est à cette vitesse qu'ils devaient suivre la frontière de la Fédération de

l'Ukraine, le long de laquelle la Russie aurait, une fois de plus, massé d'importantes troupes terrestres.

Cela faisait des années et des années que ce petit jeu durait. Poutine l'avait initié mais sa mort violente, provoquée par un kamikaze tchéchène, avait calmé la situation. Ce répit avait permis à l'Ukraine de passer tranquillement (ou presque) du statut de République à celui de Fédération, composée d'une dizaine de régions autonomes. Mais celle-ci, mal gérée et corrompue, avait ressuscité de vieux démons pro-russes dans ses régions orientales. Et le petit jeu avait repris.

Le capitaine Renard était persuadé qu'un jour ou l'autre un clash se produirait. Une sonnerie stridente retentit dans son casque : six étoiles rouges apparurent sur son écran.

- « Sukhoï 41 » à 2 heures, dit d'une voix calme le commandant Chapelle, qui dirigeait la patrouille.
- Que fait-on ?
- On poursuit la mission.

Tous trois savaient que leurs « Raptors » étaient plus rapides que les « Sukhoï 41 », dont l'avantage était par contre une très grande manœuvrabilité en cas de combat rapproché.

- Rentrez chez vous, intima le leader russe sur leur propre fréquence
- On poursuit, déclara Chapelle et on ouvre grand les yeux et les oreilles.

Tous instruments de surveillance instantanément mis en marche, les 3 pilotes découvrirent peu à peu l'impressionnant dispositif militaire terrestre russe massé aux portes de l'Ukraine.

- Rentrez chez vous, réitéra le leader russe.

Dans leur vol si rapide, les « Raptors » étaient guidés par le satellite militaire O 27 qui couvrait leur itinéraire. Brusquement Renard n'eut plus qu'un écran tout noir sous les yeux.

- O 27 sans doute détruit par l'ennemi, annonça

- Chapelle calmement. Préparez-vous au combat.

Renard comprit que les Russes avaient – pour la première fois – mis à exécution leur menace d'utiliser des fusées inertes ultra-rapides pour détruire, par choc, les satellites militaires qui les gênaient.

Chacun des trois pilotes : Chapelle, Renard et Bertrand, connaissait sa partition. La supériorité des « Raptors », sur les autres chasseurs, était aussi de disposer d'une mitrailleuse afin de ne pas compter uniquement sur leurs missiles air –air.

S'il ne voyait plus rien du sol sur son écran principal, Renard conservait une vision précise de son environnement grâce aux deux petits écrans intégrés dans son casque. Il redescendit à Mach 1,5 et choisit un groupe de 2 « Sukhoï » qui faisaient demi-tour pour le combattre de face. Il opta pour celui de droite et, amorçant un large virage, déclencha une rafale qui fit mouche. C'était sa première victoire.....en temps de paix !

- On rentre, ordonna Chapelle
- M....lui dit Renard. Je commençais à m'amuser.

Il se sentit alors brutalement propulsé par un choc énorme au niveau des reins. Il voulut crier mais perdit connaissance.

* * * * *

Les progrès du capitaine Renard furent lents mais constants. Ils s'accéléchèrent après que des cellules souches dopées par des nanoparticules de cuivre, carbone et potassium lui eurent été injectées. Il s'intéressa alors à son corps et, toujours muet, passa de longs moments à regarder ses mains se mouvoir devant lui.

Depuis longtemps son intégrité physique avait été reconstituée. Toute trace de brûlure avait disparu. Son corps était net. Pourquoi, se demandaient les médecins, certaines fonctions cérébrales sont-elles restées inertes alors que toutes les fonctions vitales ont été restaurées ?

- Où suis-je ? demanda-t-il un jour à l'infirmière.
- A l'hôpital, monsieur.

- Pourquoi ?
- Vous avez eu un grave accident.
- Accident, accident, murmura-t-il.

Le fait d'avoir retrouvé la parole permit de donner à sa rééducation un tour nouveau. Deux psychologues se relayèrent à son chevet pour le faire parler et lui distiller petit à petit des éléments sur son état. Il put bientôt se lever. Un ostéopathe l'aïda à retrouver une marche correcte et, peu à peu, la pénombre artificielle de la chambre fut remplacée par un jour progressif. Un matin, debout devant la fenêtre de sa chambre, il demanda :

- Qu'est-ce que cette voiture ?
- La dernière Dong Feng.
- C'est chinois ?
- Si on veut. Ils ont pris récemment le contrôle de Peugeot.
- Ah !

Il préférait les séances avec la psychologue Armelle, dont il appréciait le calme et la douceur. Elle était plus spécialement chargée d'essayer de restaurer sa mémoire, en utilisant des photos, des films, des musiques...et de le préparer ainsi à apprendre ce qui lui était arrivé. Un jour, il sursauta à la vue de la photo d'un avion :

- Un « Sukhoï 41 » !
- Vous connaissez cet avion ?
- C'est celui que j'ai abattu.

Ce fut l'occasion inespérée pour les médecins de lui remémorer progressivement sa carrière militaire. Et un jour ils lui confirmèrent qu'effectivement il avait abattu un avion russe lors d'une mission au-dessus de l'Ukraine mais qu'il s'était lui-même fait descendre immédiatement.

- De quoi vous souvenez-vous ?
- D'avoir abattu un ennemi et subi un énorme choc dans le dos et
- Et ?
- Et c'est tout...

- Votre avion a volé en éclats mais votre système de survie a parfaitement fonctionné et vous vous êtes posé en parachute en Pologne, où vous avez été récupéré, blessé, brûlé mais inconscient.
- En Pologne ?
- Oui, en Pologne. Vous souvenez-vous de la date de ce combat ?

Le capitaine Renard ferma les yeux, réfléchit longtemps et dit à mi-voix :

- Le jour des soixante ans de ma Mère. Donc, **ça m'est arrivé en...2050.**
- Le 5 Mai, exactement.
- Et nous sommes ?
- En 2064.
- En 2064 ? Mon dieu...mais alors j'ai 44 ans !
- Quelle importance. Vous êtes vivant !
- Et Chapelle ? et Bertrand ?
- Abattus aussi, quelques années plus tard. Mais ils n'ont pas eu votre chance...

Un grand silence s'installa entre eux.

Armelle lui déposa un chaste baiser sur le front et essuya les larmes qui coulaient doucement sur les joues du revenant.

Renard la regarda longuement puis se mit à jouer avec ses mains, comme s'il mimait son combat contre le « Sukhoï ».

CONTRIBUTION N°6

Jongle avec le temps

Philippe Vincent

Ça s'était passé en 2050, en 2050 avant Jésus Christ bien sûr.

Depuis 15 ans déjà, le Pharaon Antef II régnait sur l'Égypte. Au cours d'une chasse royale, le souverain était tombé de cheval au beau milieu des marais insalubres bordant le Nil et en avait attrapé une de ces fièvres qui en quelques jours vous emportent jusqu'aux rives de la mort. Cela tombait très mal, car l'Empire était en proie à des luttes intestines qui menaçaient son unité. Alors, la famille régnante décida de garder temporairement secrète la disparition du Pharaon et de l'inhumer clandestinement dans la tombe qu'il s'était fait construire au début de son règne, après avoir, bien sûr, pratiqué les rites de momification indispensables pour lui assurer l'immortalité. Sa sépulture fut hermétiquement scellée par des rochers pour en dissimuler l'existence.

C'est en substance ce que venait de m'apprendre le papyrus découvert lors de ma dernière expédition dans la région de Louxor. La nouvelle allait faire sensation à l'Académie des Sciences car jusqu'ici on croyait que le règne d'Antef II avait duré 49 ans. Qui donc s'était substitué au 3ème Pharaon de la XIème dynastie en usurpant son nom ?

Je suis né le 4 novembre 2014 au 3 de la rue Champollion, mais ma vocation d'historien tient plus à ma fascination pour les miroirs qu'à cette adresse fortuite. À 3 ans déjà, j'aimais jouer avec le miroir de ma mère. Le tenant à bout de bras devant moi, je prenais plaisir à voir dans la glace le paysage se rapprocher à mesure que je reculais. Plus tard, je renouvelai l'exercice en conduisant en marche arrière,

l'œil rivé au rétroviseur, et c'est de cette fascination qu'est né le choix de consacrer ma vie à remonter le temps.

Au cours de mes études, j'eus l'occasion de parcourir de multiples époques. Mon imagination passionnée me faisait souvent m'évader vers quelque civilisation ancienne, au grand dam de mes parents qui eussent préféré me voir vivre au présent, au moins durant les repas familiaux.

Mon frère Kevin, moqueur, m'avait surnommé « *Jongle avec le temps* » et ce sobriquet m'est resté pour toute la vie.

Fasciné depuis mon enfance par l'image de Carter pénétrant pour la première fois dans le tombeau de Toutankhamon, mon rêve d'égyptologue a toujours été d'être moi-même le découvreur d'une tombe inconnue.

Ça m'est arrivé en 2050, après Jésus-Christ bien sûr.

Suivant les indications du papyrus et des relevés sismiques, j'avais fait creuser un tunnel menant à l'entrée du tombeau. La dernière pierre fermant l'accès venait d'être roulée de côté, et je pénétrais dans la sépulture inviolée, habillé de ma combinaison aseptique. Les conditions de conservation semblaient exceptionnelles, et, sans attendre, nous mimas le corps momifié extrait du sarcophage dans la housse stérile prévue à cet effet. Un avion l'emporta dans la matinée vers Paris. La phase active du *Projet Dollymome* venait de démarrer !

Il s'agissait de tenter le clonage d'une momie égyptienne datant de plusieurs millénaires, dans le but d'étudier si des éléments de culture pouvaient être transmis par voie génétique ! Les progrès de la science semblaient le permettre, pourvu que le corps fût suffisamment bien conservé. Ma découverte était une occasion inespérée.

C'est ainsi qu'en décembre 2050, la couveuse contenant l'embryon cultivé à partir des cellules souches de la momie accoucha d'un petit garçon, le clone du Pharaon Antef II. On le déclara à l'État Civil sous

le nom d'*Antoine-François Deux, né de père et mère inconnus*, l'administration n'ayant pas prévu la rubrique « *clone de* ».

L'enfant fut confié à une famille d'accueil près d'Ermenonville, à cause de la mer de sable susceptible de lui créer un environnement familial. Le bambin manifesta très tôt des dispositions surprenantes. Ainsi, refusant les seaux de forme circulaire et délaissant les châteaux de sable de ses petits camarades, il préférait construire des monticules à quatre faces, qui faisaient penser aux pyramides de ses ancêtres ! À 3 ans, il se mit à gribouiller des dessins, comme les enfants de son âge, mais les oiseaux qu'il esquissait avaient des becs recourbés rappelant à s'y méprendre la tête de faucon du dieu Horus ! En même temps, il ne se mêlait pas à ses camarades, et il devint évident que l'enfant se sentait étranger à ce monde qui l'entourait. Ma connaissance de la mentalité des égyptiens anciens me fit désigner comme tuteur d'Antoine-François Deux.

En grandissant, Ant-F, comme on l'appelait familièrement, montra des dispositions exceptionnelles pour les mathématiques, surtout la géométrie et l'arithmétique. Il aimait aussi la musique, mais pas les rythmes tonitruants des garçons de son âge. Il s'isolait dans la campagne pour jouer de la flute, et d'étranges mélodies s'élevaient au-dessus de la mer de sable, pour le plus grand plaisir des visiteurs du parc. Je veillais sur lui comme sur mon propre fils, ce fils que je n'avais pas eu. À l'adolescence, il m'interrogea sur ses origines et je lui révélai la vérité. Il prit l'habitude de m'accompagner à mon laboratoire d'égyptologie du Louvre et je lui fis partager ma passion pour cette civilisation dont il était issu. Pourtant, je sentais de plus en plus les brumes de la nostalgie flotter dans ses yeux. Il n'était pas à l'aise dans notre monde.

À l'Académie des Sciences, je m'étais lié d'amitié avec mon collègue Roger de La Pierre, titulaire de la chaire de Nanostructure Spatiotemporelle au Collège de France. Je connaissais ses travaux sur les trous de ver, ces hypothétiques raccourcis dans l'espace-temps pouvant théoriquement permettre le passage direct d'une époque à l'autre. Il y croyait dur comme fer, et m'avoua un jour avoir construit un prototype expérimental permettant de voyager en remontant le temps. Seul défaut de sa machine : elle ne pouvait se transporter elle-même, et donc le voyageur partait sans espoir de retour. Qui accepterait de quitter pour toujours les siens ? Ant-F peut-

être ? J'étais la seule personne susceptible de le retenir dans notre XXI^{ème} siècle finissant, mais je sentais l'idée de retrouver les siens si exaltante que je l'incitai à tenter le grand saut de ce retour aux sources.

Je me souviens avec émotion du jour où Ant-F pénétra dans la cabine transtemporelle prête à le propulser vers le passé. La précision de la trajectoire programmée devait l'amener, lui et la capsule où il avait pris place, quelque part autour de Louxor, dans l'année 2050, avant Jésus Christ bien sûr. Je ressens encore le sentiment d'abandon qui me saisit lorsqu'on rouvrit la cabine, tristement vide !

Cela fait 6 mois qu'il est parti. Il me manque. Est-il arrivé à bon port ? S'est-il perdu dans l'espace-temps ? Le bouclier protecteur d'antimatière recouvrant la capsule a-t-il bien joué son rôle de repoussoir pour éviter l'anéantissement dans le trou noir lors de sa traversée ?

Hier j'ai cru déceler un indice, comme un signe qu'il m'envoyait à travers les millénaires. Examinant attentivement une fresque provenant du tombeau officiel d'Antef II, j'ai remarqué un jongleur apparaissant chaque fois dans le sillage du Pharaon. Petit clin d'œil envoyé à *Jongle avec le temps* ?

De La Pierre a terminé la construction d'une deuxième capsule. Il me propose de rejoindre Ant-F.

J'hésite.

Comment abandonner mon frère adoré et sa famille ?

En même temps, quelle expérience tentante pour un égyptologue ! Et puis, Ant-F a besoin de moi, il est si jeune, nous sommes si proches ! Je pourrais l'aider de mes conseils, tout au long de son règne...

CONTRIBUTION N°7

Biomécanique v0.1

Pierre Cochet

Ca m'est arrivé en 2050, l'an dernier. Paris venait de perdre son titre de première ville musée du monde, à la suite d'un attentat commis par des séparatistes tatars qui avaient réussi à franchir le rideau de fer en utilisant une ligne de métro désaffectée.

L'évènement le plus significatif pour moi fut cependant ma rencontre avec mon vieil ami Jean-Michel, que je n'avais pas vu depuis une soixantaine d'années. Nous nous étions perdus de vue en froid et je fus fort surpris lorsqu'il m'invita au deuxième étage de la Tour Eiffel.

Je m'y rendis cahin-caha, vu mon ancienneté, et découvris face à moi un homme dans la fleur de l'âge, grand, beau, athlétique et merveilleusement bronzé. Lorsque j'arrivai, la une créature de rêve qui l'accompagnait s'éclipsa pour nous laisser à l'intimité de nos souvenirs. Elle alla s'asseoir à proximité des mitrailleuses pour profiter du spectacle féérique des balles traçantes dans la nuit.

Jean-Michel m'avait invité pour un simple café gourmand, ce qui m'intrigua d'autant plus qu'il avait toujours eu un solide appétit. Ce qui, en revanche, n'avait pas changé était sa propension incroyable à se mettre en valeur. Il se mit donc en devoir de me raconter par le menu sa carrière de Trader dans les années 2000, notamment à Londres avant la crise de 2008, dont il avait su faire une opportunité pour transformer ses confortables bonus en manne inépuisable.

- C'est pour m'expliquer comment tu as fait fortune que tu m'as invité, m'enquis-je avec circonspection ?
- J'avais envie de te revoir, j'ai repris contact avec tous mes amis depuis quelques années ; j'écris ma biographie et j'ai besoin de

confirmer certains souvenirs pour plus de réalisme. J'enregistre, ça ne te pose pas de problème.

- Tu me filmes en ce moment, pour ta bio ?
- Envoi direct sur mon cloud, je ferai mes choix plus tard, quand l'AI aura fini le premier niveau de tri.

Toujours aussi plaisant, le Jean-Mi, pensais-je.

- En quoi as-tu le besoin d'écrire ta bio? Tu es en pleine forme et parti pour vivre deux siècles ! pousuivis-je.
- Bien plus, mon cher. L'an dernier, j'ai gagné le marathon de New-York, sans forcer, avec un minimum d'entraînement, et remboursé de mes frais par mon sponsor, Electroboddy.

Interrogation silencieuse.

- J'ai fait remplacer mes jambes et mon bras droit par des organes biomécaniques. Ca aurait du me coûter une fortune, mais je me suis fait sponsoriser.
- Sans doute, répondis-je avec prudence.
- Mais ils ont remplacé toutes les pièces d'usure gratuitement, vu la pub que je leur ai faite.

« A six millions dollars man », pensais-je en même temps que je me souvenais de cette époque où nous regardions la même série ensemble le samedi après-midi, chez lui, car il avait la télé couleur.

- Cela faisait dix ans que je portais la génération v2.3, il fallait avancer. Avec la possibilité d'un remplacement à vie.
- Rien que ça ?
- Bien sûr que non, plutôt que risquer la cataracte, j'ai fait changer mes yeux, et j'ai maintenant une vision dernier cri totalement parfaite.

Il me semblait bien qu'il en manquait un bout. Je voulais savoir ce qu'il faisait de sa vie, et aussi ce qu'il comptait en faire, vu qu'une pointe de jalousie m'animait, relativement à la poupée de luxe qui nous observait avec curiosité.

- Je suppose que tu as vu du pays, avec les moyens que tu as maintenant ?

- Si peu, j'aurais voulu me payer Mars, mais ce sera pour une autre fois. Quatre ans aller retour, elle n'a pas voulu. Je lui ai offert la lune. Un voyage de trois mois avec séjour Pullman en chambre d'apesanteur sur notre satellite. Deux gélules de Bandamol, des jambes de titane, un coup de rein aérien et tu expédies ta donzelle au plafond.
- Je ne t'imagines pas envoyer qui que ce soit au septième ciel (ça devenait grinçant, comme jadis, mais il était là pour ça).
- J'ai aussi un appart à Shangai et une maison à Versailles, lieu-dit Rambouillet.

Reprendre l'avantage en faisant remarquer que tu n'es que de la m... poudre de transistor carbonisée.

- Comment fais-tu pour ta retraite ? Tu vis toujours dans le fer à cheval de la misère, qui s'étend tout autour du petit Paris ?
- Ça fait longtemps que la retraite n'existe plus, j'avais quelques économies et mes enfants m'aident à vivre. J'habite aussi Versailles, quartier Marly.
- Tu ne vis pas en Sibérie ? C'est trop cher pour toi ?

Bingo, une deuxième couche. Le serveur venait de nous apporter les mignardises et je fus le seul à y toucher.

- Pour ce qui me reste à vivre, cela n'a plus d'importance, je n'ai pas à me préoccuper de changer mes rouages, mais je m'entretiens.
- Electronique haut de gamme, et pas besoin de footing matinal. Avec mes yeux, j'ai les infos en direct sur écran incorporé, et le son via mes nouveaux tympanes. Je suis hyperconnecté et j'ai une vie sociale palpitante.
- Gros doigts !

Il regarda ses mains avec horreur, puis se rassura.

- Elles sont parfaites, que voulais-tu me dire ?
- Tu n'as pas peur de cliquer par hasard sur un ordre de vente à découvert.
- J'ai des pare-feu et une intelligence artificielle qui m'assiste.
- Que tu caches où ?
- Secret défense !

- Tu n'as pas peur d'un infarctus avec toutes ces émotions.
- J'ai le cœur tout neuf, ça ne risque pas, et les poumons entretenus par injection mensuelle de Décontrax, des alvéoles de bébé. Et j'ai aussi fait relier les jambes et les bras avec une colonne vertébrale d'adamantine, ça donne plus de force. Le problème, c'est la moelle épinière, l'idéal serait de la remplacer par des bus numériques, pour plus de fiabilité.

On se rapproche du Cyborg d'Alien, là. La donzelle était revenue se pavaner à la vue de tous dans une balancelle où elle feuilletait un magazine tabloïdique en surveillant du coin de l'œil ce que je perçus comme son investissement long terme.

- Tu ressens quelque chose quand tu es avec elle, demandai-je en espérant quelque peu qu'il n'en fut rien. C'est une vraie ?
- Sans aucun doute. A peine vingt ans, en chair et en os, elle a une peau d'une douceur parfaite. Je la connais du bout des doigts et j'ai sauvé ses constantes. Ça me permettra de trouver la même quand elle défraichira.
- Qu'attends-tu de moi ?
- Tes souvenirs, pour les sauvegarder et compléter mon histoire, me dit-il d'une voix sans chaleur.
- Je te les mettrai sur carte SIM, plus tard.
- Demande à UPS de me les apporter par l'autoroute blindée.

Depuis l'effondrement financier de la nation France, les autoroutes B étaient sécurisée par des systèmes de surveillance et de protection à tout épreuve, ou presque, et des milices privées qui avaient la gâchette facile.

- On passe au café, demandai-je avec un brin d'inquiétude gustative ?

Il n'était pas incapable de me laisser l'addition à traiter, mais j'imaginai que le besoin de me démontrer sa grandeur prendrait le dessus. Pendant que je dégustais ma tarte tatin vanille, et que lui buvait un cognac qui ne le fit pas tousser, je m'interrogeais.

- Que te reste-t-il à remplacer, lui demandai-je finalement, pas la peau, j'imagine qu'elle est aussi artificielle ?

- Mais rien, je suis au bout de la perfection, tout le périssable est maintenant remis à neuf, remplaçable et actualisable à volonté, ce n'est qu'une question d'argent. J'ai aussi mis des cellules souches de mon clone en culture. Dans quelques années je me ferai implanter des neurones frais et je pourrai revivre.
- Tu vas t'emmerder.

Il désigna sa blonde pulpeuse.

- - Tu crois vraiment qu'avec ça et toutes celles qui suivront, je vais...

J'appris la semaine suivante qu'elle l'avait vendu en pièces détachées.

CONTRIBUTION N°8

Le plan

Pierre Raufast

Je suis un perfectionniste. Je ne laisse nulle place au hasard, à la fatalité, aux coïncidences, aux coups de dés, à l'incertitude. J'ai appris que chaque infime détail compte. Chaque minuscule vétille négligée se gangrènera inexorablement. C'est la rouille. C'est la boule de neige. C'est l'effet papillon. Qu'importe l'image.

« On mange. Les enfants à table ! » Imaginez cette phrase sans ce minuscule point qui la coupe en deux. Il représente 0,5% de l'encre. Pourtant, il est indispensable pour respecter le sens souhaité par l'auteur. Qu'il disparaisse par la négligence d'un typographe étourdi par un bordeaux brutal, et tout bascule. L'ordre dominical se transforme en une terrible affirmation cannibale : « on mange les enfants à table ! ».

Il existe mille exemples.

Si je vous dis « ça m'est arrivé en 2050. » : vous imaginez aussitôt une histoire de voyage dans le temps. Une nouvelle d'anticipation renforcée par ce passé composé associé à une lointaine date.

Si j'omets le point final : « ça m'est arrivé en 2050 », vous comprenez que la phrase n'est pas terminée. Aussitôt les questions affluent ? 2050 quoi ?

J'ai compris tout cela progressivement. Au fur et à mesure du long apprentissage de la vie.

Moi, ça m'est arrivé en 2050 semaines, soit 39 années, soit une demi-vie (si j'en crois les tables d'espérance de vie de mon almanach Vermot qui trône sur ma table de nuit.)

Je suis perfectionniste. C'est une grande qualité. Le perfectionnisme est une force motrice qui pousse à l'excellence. Sans ce talent, Michel Ange n'aurait jamais réalisé la chapelle Sixtine.

*« Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse, et le repolissez,
Ajoutez quelquefois, et souvent effacez. »*

Ces vers vous parlent certainement.

Avant tout cela, j'étais auditeur dans un cabinet d'expert comptable.

Ma vie était un enfer. J'alignais chaque matin des colonnes de chiffres. Je les croisais l'après-midi avec des lignes. Si tout ne collait pas parfaitement, je recommençais. J'y passais mes nuits et mes week-ends. Quand, après un travail d'orfèvre, je présentais à ma hiérarchie une merveille de cohérence, un bijou serti de nombres harmonieux, la sentence tombait inévitablement :

- « Ok, mais en résumé ? Les grandes lignes ? Les tendances ? Ça donne quoi ?
- Comment cela ?
- Vous n'avez tout de même pas recensé l'ensemble des factures du service ! Si on applique la loi du 80-20, vous tombez sur quoi ? »

Impossible de cacher cette grande bouffée de contentement :

- « Si. Vous avez ici toutes les factures du service ! Je les ai classés dans vingt-six onglets. Rangés par ordre alphabétique.
- C'est idiot et inutile. Revenez me voir avec une synthèse. »

Le mot était lâché. Cette « synthèse » masquait la noire bête : l'approximation. L'estimation. La supputation. Une vague extrapolation des milliers de facturettes réduites, par la magie d'un chef insouciant, à une poignée de nombres.

Quelle déception ! Quel outrage à l'art !

Je donnais ma merveille à un stagiaire qui la saucissonnait, la transformait en toutes sortes de vilénies que, pour ma santé mentale, je refusais de voir.

Aussi, au bout de 2050 semaines, soit 39 années, soit une demi-vie, je pris une résolution.

Je démissionnai.

J'allais mettre mon art sur le devant de la scène. J'allais montrer à la Terre entière le pouvoir de la planification, de la minutie et le règne de la divinité perfectionniste.

Par quel moyen ?

Commettre le crime parfait aurait pu être un bon exemple. Mais rares sont les crimes de dimension internationale. Entre nous, avec un taux d'élucidation de 87%, cela est presque trop facile. Trop poreux aux approximations. Pas assez de robustesse au « hasard ». Je vais dans une ville inconnue, j'entre dans un appartement isolé, je tue et je repars. Ni vu, ni connu. Aucun motif. Aucune chance de me retrouver. Un crime parfait pour les grossiers.

Je visai plus haut. Ma chapelle Sixtine à moi.

Je choisis de faire disparaître un avion. Un gros-porteur. Un avion long-courrier. Pas n'importe lequel : un 777. J'ai toujours été fasciné par le chiffre 7. Voilà un chiffre qui ne déçoit jamais.

Pour ne donner aucune place au hasard, ne pas faire croire à un quelconque accident, je choisis une date symbolique. L'avion partirait le sept mars 2014 en temps UTC (seule vraie référence officielle de l'aéronautique, soyons précis). Le 7/3/2014. Si on additionne les chiffres de l'année cela donne : 7-3-7 : autre célèbre avion de la société de Seattle. Les esprits fin comprendront le clin d'oeil. Je ne travaille désormais plus que pour eux. Le perfectionnisme est cousin de l'élitisme.

Je mis mille jours à préparer mon exploit. J'avais quitté ma société avec quatre cent mille euros : misérable fraction de ce service, détournée et rendue invisible par la magie de leur divine loi du 80-20. Jouissive vengeance.

Cette argent paya ma sueur et les innombrables remparts à la fatalité. J'achetai le petit personnel à l'embarquement, un pilote expérimenté, deux hôtesses de l'air et un technicien, fournisseur du système de communication de ce modèle d'avion. Avec eux, je bâtis un projet parfait. Aucune place au hasard. Une probabilité de l'improbable réduite à zéro. Chaque seconde de ce vol avait été poli et repoli mille fois.

Pourtant, quelques jours avant le décollage, des incidents en Crimée bousculèrent la géo-politique du globe. J'avoue avoir sous-estimé l'éventualité d'une troisième guerre mondiale dans mon scénario. Ce fut, je crois, l'unique et seule faute de mon plan. Heureusement sans conséquence. La guerre ne fut déclenchée que quelques mois plus tard et le trafic aérien resta libre jusqu'en octobre de cette année.

Les médias s'emparèrent de l'affaire avec la médiocrité qui les caractérise. On évoqua l'accident technique, l'explosion en plein vol, l'attentat, un soudain malaise des pilotes, l'inflammation d'une cargaison en soute. Et même la capture de l'avion par des puissances extra-terrestres. Personne ne pensa à la chapelle Sixtine. À la prouesse d'un enlèvement minutieusement préparé qui laisserait les 239 personnes vivantes dans une île inconnue de l'océan indien.

Magnanime, j'allais révéler tout cela à la presse.

Mais le hasard est un fluide qui s'insère dans les réceptacles les plus hermétiques.

Le soleil a ses ratés. Le treize mars à huit heure vingt sept, un neutron provenant d'une réaction hadronique se désintégra en proton, puis en antineutrino électrique pour terminer en électron, dans la mémoire de mon ordinateur. Ce qui modifia l'état d'un bit. Celui parmi les 34 359 738 368 qui gérait l'arrêt de l'ordinateur. Celui s'arrêta brusquement en pleine opération de défragmentation. Les données de mon disque dur chiffré furent irrémédiablement perdues suite à un défaut dans le contrôle de cohérence.

Tous les détails de mon opération.

Toutes les preuves de mon génie.

Et la position exacte de cette île inconnue.

Que le sort de ces 239 personnes dépendent d'un caprice solaire m'effraie.

Je pense alors à Râ, à Hélios, à Sol, à Huitzilopochtli. Tous ces Dieux qui avaient pouvoir de vie ou de mort sur les humains.

Et je dois reconnaître que, malgré toute ma science, ma foi envers le déterminisme flanche.

Je n'aurais jamais cru cela possible.

Cela m'est pourtant arrivé en 2050 semaines.

CONTRIBUTION N°9

Pibolon

Jérôme Tanon

Ce 21 juin 2050, jour du solstice d'été, la veillée s'est passée chez moi. Une veillée, le jour le plus long de l'année, à mi-parcours de notre siècle ! Nous aurions, je l'espérais, de bonnes causeries au coucher du soleil puis sous les étoiles, dans l'air parfumé du foin coupé alentour.

Par malheur, Pibolon s'est invité. La soirée a dégénéré, comme on pouvait s'y attendre. Ce vieil homme a 85 ans, il jouit d'une santé de fer, c'est un bavard impénitent et, comme unique représentant de la vieille génération dans notre groupe, il nous fait la morale sur le thème : « de notre temps... ». Il est vrai qu'il est seul à pouvoir témoigner de la vie quotidienne avant Internet et il se trouve toujours un imbécile pour relancer la conversation quand un ange passe.

Nous étions une bonne vingtaine, des deux sexes et de tous âges. Chacun a apporté quelque chose à boire ou à grignoter. J'avais sorti des plats et des assiettes, fait un cercle de tout ce sur quoi on pouvait s'asseoir. Quand l'obscurité s'étendrait sur nous, ceux qui voudraient causer enfourcheraient le vélo-dynamo et produiraient eux-mêmes autant d'éclairage qu'ils le jugeraient bon.

Dans notre ville, il existe de nombreux cercles, sans compter les associations de toutes sortes. Il n'y a pas d'exclusive et chacun se sent libre de fréquenter plusieurs lieux. C'est une forme de vie communautaire, pour le meilleur et non pour le pire, comme c'est malheureusement le cas trop souvent.

Pour commencer, Ferdinand nous a fait une synthèse de la situation au Bangladesh. Détruit à cinquante pour cent par la Grande Vague, quoique quinze ans soient passés il impose inéluctablement en

l'absence de parrainage institutionnel ou industriel ; épidémies, conflits internes, fuite de l'élite... Le cortège des malheurs est sans fin pour ce peuple qui n'est plus une nation, à peine un pays.

Nous avons interpellé Ferdinand : « Et qu'en est-il aujourd'hui des autres nations les plus touchées ? »

C'est naturellement sur le pourtour du Pacifique que se sont concentrés les grands malheurs, là où la Grande Vague s'est propagée à partir du point d'impact de l'astéroïde géant ; disparition totale, sous les cent mètres de la muraille d'eau, de petites nations océaniques qui n'avaient pour territoires que des grappes d'atolls ; le Japon, amputé de toute sa façade pacifique, n'est plus que la moitié de lui-même ; ce qui n'a été que partiellement détruit sur la mer de Chine subsiste au ralenti ; dans son malheur le peuple montre un courage admirable, fait de résignation mais aussi de constance dans le patient effort de reconstruction ; le Pakistan, ce pays schizophrène, a perdu tout ce qui constituait son versant moderne ; Au moins est-il retourné corps et âme à l'Islam le plus traditionnel ; quant à l'Inde, elle reste le sous-continent de la multitude, de la cohabitation de toutes les cultures, et la perte de cent millions d'êtres est vécue comme un avatar collectif dans l'éternel recommencement ; les Américains, déjà ébranlés par le leadership économique de la Chine, ne se sont pas remis de la disparition d'Hollywood et de la Silicon Valley ; pire encore, la brève submersion de Manhattan a marqué la fin de l'ONU et, pour les USA, le retour à l'isolationnisme.

Ce faisant, la Chine, seulement touchée dans ses terminaux maritimes, a pris en mains son destin de première nation ; elle consolide ses approvisionnements en matières premières et apprend à consommer les produits que le monde ne peut plus lui acheter.

Ferdinand, las de cette triste énumération, est retourné s'asseoir.

C'est alors que Pibolon, resté inaperçu dans son coin, a surgi comme un diable de sa boîte pour occuper la place sur le vélo-dynamo. Orientant le projecteur sur son visage, il modulait ses propos tant par les variations de l'éclairage que par la voix. Il passait ainsi par toutes les nuances de l'indignation.

Que l'Europe, presque épargnée par la Grande Vague, se replie sur elle au point de tourner le dos à sa vocation universelle, lui semblait indigne de son destin, initié par la Grèce antique 2500 ans plus tôt !

L'assistance a vivement réagi. Quelqu'un a dit : on se fiche des grecs anciens. Un autre a surenchéri : le passé n'offre pas de références, tout est à réinventer, en donnant la priorité aux enjeux du court terme : manger, se soigner, vivre en paix. Un autre encore a ajouté : la chute de l'astéroïde est un événement sans précédent et sans suite dans la durée de l'humanité ; la nouvelle donne ne comporte au départ aucune responsabilité pour aucun groupe, cela viendra avec le temps ; le repli identitaire adopté par les peuples est la bonne réponse, qui multipliera les expériences et fera émerger les meilleures solutions.

Pibolon a repris la parole, une octave plus haute dans l'indignation. La Grande Vague n'était pas un événement aléatoire ; elle avait brusquement interrompu à son apogée la mondialisation amorcée à peine un siècle plus tôt ; cela était-il dépourvu de sens ? Spiritualiste ou matérialiste, chacun, acceptant la réalité de l'Evolution, devait reconnaître les deux hypothèses qui sous-tendent le destin de l'Homme : ou bien la mondialisation, ultime conquête de l'acquisition culturelle, lui aurait permis de s'affranchir de l'évolution darwinienne en lui donnant en partage une hyper conscience collective ; ou bien , du fait que la durée de quelques siècles est très insuffisante pour modifier sensiblement les acquis génétiques, les instincts vitaux de l'homo super sapiens le guideraient fatalement , en situation de crise, dans la voie de la lutte pour la vie.

Le groupe a accepté d'en discuter.

Jeanne n'a pas attendu qu'on l'y invite : elle était sur le vélo avant qu'on n'ait eu le temps de dire « ouf ». Toute à son propos, elle pédalait par intermittences et les traits de son visage, d'ordinaire gracieux, confirmaient alors la fermeté de son propos.

Que Pibolon soit consterné par le repli des Européens, ne fait que souligner combien la réalité du monde présent est en rupture avec un passé encore proche ; mais cette rupture ne vient pas d'une volonté politique ! Les faits, rien que les faits, en sont la cause : la destruction des trois-quarts de la flotte commerciale, la perte de nombreux

champs pétroliers off-shore, la mise hors service de l'industrie lourde « sur l'eau », ont fait implorer l'organisation mondiale de l'économie ; crise des transports et de l'énergie, rareté des matières premières et des produits de base : ce cocktail, et lui seul, est la cause de l'effondrement de l'économie mondiale et du repli des peuples.

Il faut se réjouir que les Européens aient réagi sous l'impulsion de quelques dirigeants géniaux, en plébiscitant dans l'enthousiasme notre constitution européenne, qui doit beaucoup au modèle suisse ; comment expliquer, avec le recul, cet aboutissement quasi-miraculeux de l'année horrible qui a suivi la Grande Vague...

Pibolon l'a interrompue d'un hurlement, répété deux fois : « Annus Horribilis ! »

S'en est suivi un brouhaha, chacun l'interpellant sans aménité. Parmi les quolibets, j'ai saisi au vol des noms d'oiseaux, d'où a émergé cette question : « comment l'écris-tu ? », ce à quoi un rustre surenchérit : « avec un n ? »

La soirée prit fin par le départ rapide des participants. Le silence revint et je m'attardai à observer la dispersion des loupiotes, lucioles qui signalaient chaque groupe en marche vers son domicile.

CONTRIBUTION N°10

Méditations

Laurie-Anne Cocher

– Bonjour, grand-mère, dit l'enfant poliment.

La petite vieille leva la tête vers lui, assise comme une branche tordue, noire sur un banc vert.

– Est-ce que je peux m'asseoir à côté de toi ? demanda le petit, poli mais clairement par convention –il était déjà en train de s'installer.

C'était un petit bout d'homme maigre au teint pâle et aux yeux un peu bridés avec, à son jeune âge, déjà une mèche de cheveux gris.

Il s'assit près de la vieille femme et regarda le jardin devant lui.

Un jardin de cimetière est plus calme que les autres, sans doute parce qu'il est enclos de murs ou que les humains y deviennent soudain polis. Quelques oiseaux pépiaient du haut d'un long cyprès et, non loin d'eux, un renard s'était roulé en boule contre une pierre tombale.

Le petit garçon regarda le champ de fleurs, vivantes et artificielles, qui poussait entre les pierres. Puis son regard tomba sur le renard.

Ce n'était pas la première fois qu'il le voyait ; il ne s'agita pas en remarquant sa présence.

– Je me demande si les animaux se souviennent des morts, dit l'enfant à haute voix, sans doute pour meubler le silence.

La petite grand-mère soupira, puis haussa les épaules.

- Peut-être qu'ils les enterrent dans leur mémoire, comme certains les mettent en terre, répondit-elle finalement.
- Il y en a aussi qui les mangent, fit remarquer l'enfant.

La vieille femme se tut, intriguée ou pensive.

- C'est moins de gaspillage, dit-elle enfin.

L'enfant songea un instant à l'amas de béton coulé dans la terre ce jardin tranquille.

- Tu viens ici souvent ? demanda-t-il à la vieille dame.
- Ca m'arrive.
- Il ne se passe pas grand chose, dit l'enfant, en se laissant couler le long du banc pour que la pointe de ses pieds touchent terre.
- Oh, il s'en passe bien assez, répondit la grand-mère. Tu vois ce renard, là-bas ?
- Il n'y en a qu'un, fit remarquer le petit.
- Ne joue pas au plus malin avec moi.

L'enfant sourit et se tassa encore plus sur son banc.

- Alors quoi, le renard ?
- Un jour, il y en avait un tout pareil dans le cimetière où je me trouvais. J'étais là de passage, comme toi ; j'aime la tranquillité.

Le garçon comprit immédiatement qu'elle ne préférait donc pas qu'on l'interrompe.

- Un homme était debout devant une pierre gravée.
- Une pierre tombale ?
- Tu veux raconter à ma place ?

L'enfant se tut.

- Il parlait à sa famille, qui dormait désormais sous terre. Soudain, une fillette est passée près de lui en gazouillant : « Réveille-toi ! Réveille-toi ! C'est un rêve ! Un rêve ! ».
- « Elle est partie du jardin en riant, aussi vite que le font ceux qui ont un rendez-vous à honorer. »

- C'est une vraie histoire ? se permit de demander l'enfant. Je veux dire, c'est une vraie petite fille ?
- Aussi vraie que je le suis, répondit la grand-mère. Enfin. Tu veux savoir la suite ?
- Peut-être, répondit-il malicieusement.

Elle lui accorda un sourire, tout de dents blanches sur sa peau noire.

- L'homme a frissonné, mais secoué ses épaules, se disant certainement que les enfants n'avaient pas à venir jouer dans un cimetière. Puis un autre enfant est passé, une autre petite fille, un peu plus âgée celle-là. Elle ne chantait pas ; elle s'est contenté de pépier : « qu'est-ce que vous faites encore là ? Vous ne savez pas qu'il est l'heure de se réveiller ? »
- Ils voulaient faire une mauvaise blague, dit le petit garçon.
- Peut-être, répondit la grand-mère. Mais comment peut-on vraiment différencier ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas ? As-tu lu Descartes ?
- J'ai six ans, répondit l'enfant en haussant les sourcils.
- C'est une mauvaise excuse.
- On n'a pas le droit aux cartes à l'orphelinat.

La veille dame sembla réfléchir quelques instants à cette réponse.

- Tu le liras plus tard, décida-t-elle. Enfin. L'homme n'avait pas lu Descartes, bien qu'il soit venu dans le cimetière dans un esprit de méditation.
- Comment tu peux le savoir ?
- Laisse-moi raconter, gamin. L'homme n'avait pas lu Descartes. Il a pensé, comme toi, qu'il s'agissait d'une farce. Puis un troisième enfant, un garçon, est passé en croquant une pomme avec un livre à la main, dont le titre était : « Ouvre-les yeux ». Et ainsi de suite, pendant une bonne demi-heure dans l'après midi.
- « A la fin, le bonhomme est allé voir le garçon à la pomme et lui a demandé ce qu'ils fabriquaient, tous. Le garçon lui a jeté un regard innocent et lui a demandé : « qui ça, tous ? ».
- Il aurait pu te parler à toi, fit remarquer le garçon.
- Moi, je paressais au soleil et je n'en avais rien à faire, répondit-elle.

Le garçon essaya de l'imaginer étendue comme le renard près de la tombe, avec toutes ses rides en couverture.

– J'étais plus jeune, fit-elle remarquer.

Cela restait difficile à concevoir.

– Bon, dit-il, secouant la tête pour en évacuer l'image. Et alors ?

– Et alors ? L'homme a cherché les autres enfants pour comprendre ce qui se passait, mais n'en a trouvé aucun. Je l'ai vu revenir plusieurs fois devant la tombe de sa famille, au cimetière. Puis, un matin, on l'a trouvé pendu à un arbre.

L'enfant ouvrit de grands yeux. « Ce n'est pas une histoire pour les enfants, ça, grand-mère ! »

– La mort est pour les enfants comme pour les autres, répondit-elle. Et peut-être que ça t'évitera d'aller faire de mauvaises plaisanteries aux passants.

– C'était une blague, alors ? demanda-t-il.

– Peut-être.

– Comment ça, « peut-être » ? dit-il en fronçant les sourcils. Tu étais au cimetière non ? Tu as bien dû voir les enfants ?

– J'ai vu beaucoup de choses, petits. Et les choses, on ne les voit pas toutes pareilles. Et puis, c'est une histoire qui date ; tiens, si je me souviens bien, ça s'est passé en deux mille cinquante.

L'enfant eut un sourire qui s'étira d'une oreille à l'autre.

– Tu es vraiment vieille, fit-il remarquer. On n'est même pas encore en deux mille.

– C'était en deux mille cinquante de mon calendrier, dit la grand-mère en se levant.

Elle s'épousseta en se redressant, son vieux corps tout tordu s'étirant plus droit qu'il ne l'avait été assis. Dans l'arbre proche, les oiseaux continuaient de pépier d'un ton joyeux ou moqueur.

L'enfant décida que la vieille dame n'avait plus toute sa mémoire.

– Ça reste une histoire bizarre, déclara-t-il en s'allongeant de tout son long sur le banc désormais libre.

Il regarda un moment les moineaux voler au-dessus des tombes.

Une ombre attira son attention : un second renard venait de rejoindre l'autre, plus grand, plus âgé, avec une fourrure plus sombre et des poils blancs sur le museau.

L'enfant voulu en faire part à la grand-mère.

Lorsqu'il se retourna pour le lui faire remarquer, il ne l'aperçu nulle part entre l'allée des arbres.

CONTRIBUTION N°11

Un beau voyage

Daniel Bonnici

Tu vois, je marche lentement maintenant.

Des douleurs dans mes hanches me narguent souvent dans l'après-midi mais cela ne m'empêche pas d'aller jusqu'à la baie. Finalement, il a fait beau aujourd'hui et j'ai bien profité du soleil, assis sur mon banc, là-bas.

Cela ne t'embête pas que je m'appuie sur toi ? Le chemin qui mène à ma maison est caillouteux et je dois faire attention à ne pas trébucher. Une fois, mon pied a roulé sur une pierre, ma jambe est partie en avant et je me suis affalé par terre. Ah tu peux rire ! Tu es jeune toi mais tu verras, un jour ta peau se plissera et tes os deviendront fragiles ; par chance, je n'ai rien eu de cassé mais cela m'a servi de leçon.

Nous voilà devant ma maison. Tu vois, les volets sont d'un vert semblable à celui des algues dans la baie. Attends, je passe devant toi pour ouvrir la porte. Qu'ai-je fait de la clef ? Poche droite ? Poche gauche ? Tiens, entre.

C'est une maison ancienne construite au vingtième siècle. Elle est simple, lumineuse, je m'y sens bien. Tu t'installeras dans cette chambre, celle qu'occupait ma fille avant son départ pour Berlin. Elle y a fait sa vie et je n'ai malheureusement pas beaucoup de ses nouvelles. J'aimerais pourtant savoir comment va sa petite famille, son travail au journal. Elle est très occupée vois-tu.

J'ai besoin de m'asseoir maintenant.

Voudrais-tu je te prie m'apporter un verre d'eau ? Il y a de la bière au frais pour toi si tu veux.

Alors tu es venu pour que je te raconte n'est-ce pas ?
Prends place à côté de moi.

Voilà. Ça m'est arrivé en 2050.

J'étais alors jeune diplômé. Mes parents m'avaient donné les moyens de réaliser de brillantes études dans une bonne école de commerce d'où j'étais sorti plein d'ambition. Mon avenir semblait tout tracé et mon père se réjouissait de nous transmettre à mon frère et à moi les rênes de l'entreprise familiale. Depuis plusieurs générations, elle était spécialisée dans le commerce de vin et spiritueux et nous allions bien-sûr lui faire prendre un essor considérable.

Mais malheureusement, rien ne s'est passé comme nous l'avions tous envisagé.

C'est mon frère qui a commencé le premier.

Le soir tombe. Je vais encore te demander un service. Peux-tu allumer les lampes ? Oui la grande et puis celle-ci sur le meuble.

Tu es le premier à qui je raconte toute cette histoire.

Donc mon frère aimait entre autres les voitures et la vitesse. Il conduisait bien pourtant mais un soir on ne sait pas très bien ce qui s'est passé. Peut-être avait-il consommé une de ces drogues en vente libre. Il était tard ; sa voiture a fait deux ou trois tonneaux. Mon frère a perdu l'usage de la parole et de sa mobilité. Il a mit fin à sa vie peu de temps après son accident avec l'accord des services hospitaliers.

Reprends une bière si tu veux car ce que je vais te raconter n'est pas très drôle.

Très affecté par la mort de mon frère, j'ai développé quelques mois plus tard un cancer de la gorge. Cela ne se soignait pas très bien à l'époque et j'ai eu peur plusieurs fois de mourir.

Mes parents évidemment n'étaient pas bien. Maman en avait perdu l'appétit et sombrait de jour en jour dans une sorte de dépression. Elle n'avait plus d'intérêt que pour son jardin et ne parlait presque plus. Quant à mon père, ne sachant plus où donner de la tête, il devint aigri et taciturne.

C'est alors que je décidai de tout larguer. Comme ça, en une nuit. J'étais encore malade mais avais très envie de partir.

Voici quelle était mon idée : vendre mes parts de l'entreprise familiale pour m'offrir un voyage, un long voyage... Tu sais naturellement de quel voyage il s'agissait.

Quand j'ai parlé de cela à mon père, j'ai cru qu'il devenait fou. Quant à ma mère, plus rien ne semblait l'émouvoir.

J'ai souvent fait preuve d'entêtement dans ma vie. Je suis parti malgré les oppositions familiales. Je ne savais pas que je ne reverrais plus mes parents, morts brutalement, l'un après l'autre en l'espace de trois mois.

Bon finalement, je vais boire une bière moi aussi.

Non, ne te lèves pas, je t'ai assez dérangé ce soir. Et puis il faut bien que je me bouge.

Viens voir par la fenêtre. La lune est levée, elle en est à son premier quartier. Je suis malheureux quand les nuages m'empêchent de la voir. Tu vas me prendre pour un fou mais je lui parle tous les soirs et j'ai l'impression parfois qu'elle me sourit !

Je ne croyais pas cette bière si bonne.

Enfin, je ne regrette rien. Ce voyage a changé ma vie. Tu ne peux pas t'imaginer comme c'était beau de là haut. Je te souhaite de vivre ça au moins une fois dans ta vie. Je sais bien que maintenant ce n'est guère facile avec la crise mais on ne sait jamais, tu auras peut-être l'occasion, un jour...

Elle était si belle ! T'en parler m'émeut.
Je n'ai rien oublié.

Comment te dire ?

Quand on est si loin, si haut, on ne peut que l'aimer notre planète Terre.

Mais il est tard et je suis fatigué. Demain, je te raconterai comment ça s'est passé quand j'ai posé le pied sur la lune. C'était il y a longtemps, en novembre 2050. Tu n'étais pas né !

Tu n'as besoin de rien pour la nuit ? N'hésites pas à me demander.
Bonne nuit petit, à demain !

CONTRIBUTION N°12

Futur postérieur

Jérôme Andres

- Dis, tante Vilma, quand recevons-nous Alexa à la campagne? Les fleurs ont germé et l'odeur du printemps me rappelle à leur souvenir.
- Tôt ou tard, ils seront bien là, elle et son gigolo. A vouloir profiter du soleil.
- Ne soit pas trop dure, Vilma, ils aiment prendre du plaisir à la ville comme aux champs, pourquoi les blâmer?
- Oui ça, elle a toujours aimé voyager aux quatre coins du monde, tant que les avions le permettaient.
- Mais nous voyageons plus vite et plus loin sans avoir à nous déplacer maintenant.
- Tu ne sais pas ce que c'est que d'attendre, Noé, de traverser l'océan plusieurs milliers de pieds au dessus des flots, à la merci des tempêtes, des trous d'air et parfois des aléas de la technique matérielle.
- Tu redeviens nostalgique, Vilma, regarde tout ce que tu peux visiter des mondes d'hier et d'aujourd'hui depuis ton fauteuil, pourquoi regretter ces longs voyages dangereux qui ont détruit la planète.
- Trop d'images, de sollicitations, pas de temps pour penser, tu ne sais pas combien les voyages en avion nous extrayaient de l'emprise du sol. L'envol que te permet ton fauteuil cybernautique ne te détache pas de la Terre.

Vilma se lève pour se diriger vers les fenêtres et y regarder le ciel sombre, les yeux perdus dans ses souvenirs.

- Alexa et moi, nous avons pris un des derniers vols transatlantiques avant le grand gel des Nations.

- Je sais, Vilma, tu me l'as raconté mille et une fois, les millions de personnes qui ont rejoint le Brésil pour la dernière Coupe du Monde matérielle, la pollution provoquée, les conflits qu'elle a engendrés.
- Tu ne sais pas ce que nous avons vécu là-bas, ce qui nous est arrivé nous a marqué à tout jamais. Tous ceux de notre génération ont dû changer de manière de vivre, quand il s'est avéré que les populations ne laisseraient plus un avion décoller. Nous allions devoir abandonner ces habitudes, nous les nantis inconscients qui brûlaient encore la Terre. Mais pour Alexa et moi, cela a été un moment unique d'insouciance qui nous a marqué et séparé. Nous n'étions pas si fondues de football. Entraînées par notre bande d'amis, nous avons profité des milliers de vol vers Rio. Ce que nous attendions moins à découvrir, c'est combien notre histoire serait liée à ce lieu.
- Oui, je sais, c'est là-bas que Grand-Mère vous a confié penser vous avoir conçues.
- Ça c'est notre mythologie familiale, la découverte de l'amour exotique pendant la coupe précédente, au début du siècle. Marie a toujours été insouciante comme ta mère, elle n'a plus toute sa tête aujourd'hui mais à l'époque, elle devait bien s'amuser à la perdre. Elle avait bien raison de profiter, rien n'est véritablement pareil aujourd'hui. Tu peux bien t'amuser avec tes amis matériels ou non, je ne crois pas que tu puisses vivre la même intensité.
- Pourquoi prendre le risque de quitter nos sièges, d'attraper des maladies, de se faire briser le cœur?
- Lors de son propre voyage, la cyber-mer était encore balbutiante et cherchait encore sa matrice. Sa gouvernance était bancale. Le Brésil cherchait à rompre cet héritage.
- Je sais, c'est un peu de cette époque que Grand-Mère a choisi ton nom? Mais qu'est-ce qui vous est arrivé de si extraordinaire?
- C'était un véritable voyage initiatique pour chacune de nous deux, Marie nous avait déjà beaucoup parlé de Rio, de Sao Paolo, du Minas Gerais. C'est juste avant de partir qu'elle nous a annoncé penser être tombée enceinte là-bas. Ce fut un vrai choc pour nous deux. Une fois là-bas, nous avons été emportées par les tournées entre les bars, dans une cohue physique incroyable. Les étrangers se massaient par centaines de milliers aux alentours des stades au bas d'écrans géants. Tu ne peux rien imaginer de pareil aujourd'hui, crois-moi, et c'est bien de cela que je parle. Ton cybersiège peut te faire ressentir jusque dans tes bras, tes mains, tes jambes des sensations,

les modèles les plus sophistiqués s'immiscent dans nos sens pour nous faire imaginer odeurs, saveurs ou sensations. Mais rien de pareil à cette communion de supporters jusque dans les stades, entonnant les chants de supporters.

– Vilma, il a bien été démontré que les perceptions que tu appelles matérielles traversent toute une suite de signaux physiques dans nos corps pour arriver à ce que nous appelons notre ressenti. Suscitées à la manière du cyber ou par la dangereuse matière, cela ne change rien !

– C'est ce que l'on vous apprend, Noé. Mais je sais, car j'ai vécu ces moments d'intensité là-bas, quand ça m'est arrivé en 2050, que ce n'est pas la même chose à éprouver."

Vilma s'était rapprochée de son neveu pour lui parler, mais elle s'éloigne de nouveau vers les fenêtres pour tenter de retrouver les sensations passées. Ce qu'elle a vécu, Alexa en aurait sans doute partagé une expérience encore plus intense et unique. Tout avait commencé ce soir-là, lors la finale Brésil-Russie, c'était l'incandescence dans le stade de Maracanã rétabli dans une taille à la dimension de l'événement, un demi-million de personnes bien réelles enserrées entre les murs, sur les gradins, dans les couloirs du stade. La tension était à son comble, tout un peuple aspirait à accrocher une nouvelle étoile au maillot vert et jaune, mais toutes les nations présentes exultaient devant la tension du match. Chacun vivait par ses yeux les derniers instants pendant desquels se déroulait l'attaque désespérée de l'ailier de l'équipe Russe, menée deux buts à un.

Il sait qu'il ne lui reste que quelques instants, jusqu'à ce qu'il perde la balle, en touche, dans les pieds de ses adversaires ou bien au fond des caisses brésiliennes. Les chants résonnent dans une discordance harmonieuse, la chaleur du soleil est retombée en fin de soirée, mais les corps vibrent d'excitation comme des radiateurs sous tension, les olas s'accroissent à chaque tour du stade, encensant les joueurs brésiliens mais excitant par la même les Russes à tenter leur va-tout. Vilma et Alexa se sentent emportées par cette vague collective comme jamais, comme jamais elle le l'ont vécu, et comme jamais elles ne le revivraient encore.

La suite de la soirée, ce furent d'autres tournées, des danses endiablées avec leurs amis ou les supporters de tous les pays

présents ce soir-là. Avant le gel des Nations empêchant les supporters de regagner leur pays qui succéda, elles connurent une folle soirée et pour Alexa une rencontre qui allait conduire à la naissance de Noé huit mois plus tard, peu après qu'elles aient pu rejoindre l'Eurasie en passagères clandestines d'un bateau de marchandises militaires.

Vilma n'arrivait pas à raconter à son neveu que jamais elle n'aura pu porter un enfant comme sa sœur, que la dématérialisation des relations humaines qui fit suite au grand gel lui interdirait, à elle comme aux autres femmes, de porter un enfant. Bien sûr les fauteuils cybernautiques rapprochent les êtres à travers le temps et l'espace, les échanges et même les relations amoureuses existent encore. Mais rien ne ressemble pour Vilma à la chaleur humaine, à la ferveur des foules, à la vive cohue de l'instant ou aux émotions qu'elle a éprouvée en 2050 à Rio. Le cœur lui en est resté béant de ne pouvoir porter un enfant comme sa sœur, même si au fond c'est elle qui a élevé Noé.

Ce monde-là, Noé ne l'a pas connu et ne peut l'imaginer. Il se fait tard pour chacun, Vilma a dû s'endormir, il ne reçoit plus de signal, il décide donc d'éteindre leurs lampes solaires, les écrans-fenêtres et les émetteurs d'odeur de pollen. Il aurait été pourtant si simple pour Alexa de les rejoindre sur leur vertex familial, même à plusieurs milliers de kilomètres de là. Il hésite un long moment à se lever pour de bon, débrancher les câbles de son fauteuil.

CONTRIBUTION N°13 (HORS CONCOURS)

C'est arrivé en 2050

Andrem Rivière

Préambule

Elle : « Papi, raconte-moi quand la terre ne bougeait pas !

Moi : « Encore ! Je te l'ai raconté au moins deux-cents fois.

Elle : « Allez, papi, raconte ! »

Quand ma petite fille de douze ans me réclame une histoire, fût-elle vraie, je sais d'avance que je ne pourrai y échapper. Son énergie et son obstination rendent vains tous les stratagèmes que je manigance pour me défilier. Autant le préciser aussi, je n'ai pas envie de me défilier, ce qui lui facilite la tâche. Il est important qu'elle connaisse son histoire et qui le lui racontera si je ne le fais pas ? Un peu de réticence ne lui fait pas de mal cependant, et je peux ménager mes effets. Coller à ses questions, ne pas trop rentrer dans le détail, manier l'ellipse et le raccourci, tant pis s'il reste des points inexpliqués. Tôt ou tard, on y viendra.

Elle : « Allez, papi, raconte !

Moi : « C'est arrivé en 2050, le jour de ton deuxième anniversaire. Avant, la terre ne bougeait pas. Tu ne peux pas imaginer ce qu'est la vie sur un sol immobile, tu serais peut-être effrayée du calme qui règne parfois, du silence, et tu serais étonnée de tout ce qu'on peut construire. Toutes les ruines que tu as pu voir étaient autrefois des lieux où l'on dormait, où l'on mangeait, on les appelait des logements, des maisons, des immeubles. Comme son nom l'indique, un immeuble est un endroit immobile. Tout se passait comme si nous

étions éternels, et ce n'était pas que pour se loger, mais pour tout, de nos abris à nos rêves.

Elle : « Mais que faisais-tu quand ça secouait ?

Moi : « Ça ne secouait jamais. Vraiment jamais. Dans des pays lointains, parfois, il y avait un tout petit mouvement, qu'on appelait un tremblement de terre, et c'était une immense catastrophe. Mais les plus violents de ces tremblements n'étaient rien en comparaison de ce que nous avons tous les jours. Tu n'y fais même pas attention, mais moi je n'ai jamais pu m'y habituer ; tu le sais bien et tu te moques de moi quelquefois, quand je cède à la peur panique qui me submerge, ou simplement quand je trébuché sur une secousse soudaine.

« Cette immobilité permettait bien des choses, des constructions, des projets immenses, des voies ferrées, des barrages. Mais surtout elle irriguait les esprits, qui croyaient à l'immuable, à l'intangible, à l'absolu. Et par-dessus tout, la peur du changement paralysait nos pensées.

Elle : « Raconte-moi les trains, papi.

Moi : « Je pourrais t'en raconter, des choses incroyables pour toi qui sont encore bien réelles dans ma mémoire. Ce n'est pas si ancien après tout qu'il y avait des trains qui parcouraient notre continent, et des routes où nous roulions avec nos voitures, des usines et des laboratoires, d'immenses hôpitaux et des universités tout aussi grandes, et des châteaux vestiges d'un passé bien lourd. Il y a quinze mille ans, l'homme est devenu sédentaire et a fait de son immobilité une base de civilisation. Mais comme il est toujours resté des nomades rétifs à l'injonction territoriale, il s'est mis à haïr les nomades, qu'il a nommés selon les époques et les lieux des envahisseurs, des barbares, des huns, des indiens, ... Le dernier mot à la mode était Rom.

« Mais en réalité c'était toujours la même histoire de haine et de peur, le même rejet pour ce que l'autre est et non pour ce qu'il fait. Et ce qu'il fait à cause du rejet vient alimenter la haine pour ce qu'il est. Cercle vicieux.

Elle : « Tu étais quoi, papi ? »

Moi : « J'étais sédentaire comme tout le monde ou presque. Je croyais au progrès de la civilisation, et il faut bien le reconnaître, le confort quotidien dans lequel je vivais et croyais vivre jusqu'à ma mort était pour l'essentiel le résultat de cette sédentarisation millénaire. Au point de confondre mon confort avec la civilisation, tragique amalgame. Aujourd'hui, je pense que ce n'était pas du tout une civilisation mais je donnerais cher pour le retrouver, ce bon vieux confort immobile. »

Elle : « Oui je sais, papi, j'ai appris à l'école, la machine à vapeur, le moteur électrique, la pile à combustible, l'atome, l'ordinateur. »

Moi : « Tu connais bien ta leçon. Tu m'en dirais bien davantage si je t'interrogeais. Il y avait aussi les observatoires astronomiques, les satellites artificiels, les sondes spatiales qui exploraient le fin fond du système solaire, et des milliers de gens qui se penchaient sur toutes ces observations pour nous raconter le début du cosmos et découvrir le secret de la vie. »

Je me tus un instant, submergé par les souvenirs de ce temps si proche et pourtant déjà chimérique, pendant lesquels je m'étais construit, pour quoi faire finalement ? Puis je repris l'histoire.

Les astronomes

Moi : « C'est de là, de ces observatoires, que sont sorties les premières rumeurs, cinq ans avant. Personne n'y a cru, une de ces fantaisies de savant toujours en avance d'une excentricité pour obtenir les financements de ses soi-disant recherches, c'est ainsi qu'elles furent accueillies. Les obscurantismes tenaient le haut du pavé depuis plusieurs décennies, qu'ils soient religieux ou politiques, et le règne du simplisme écrasait tout. »

« Il faut dire que les savants avaient eux-mêmes construit leur disgrâce par trop d'arrogance affichée, trop de certitudes assénées, trop d'expertises péremptoires. D'être rigoureux et précis ne dispense pas de rester modeste devant les conclusions auxquelles on arrive, il n'y a jamais de vérité totale et la complexité du monde a tôt fait d'anéantir le plus parfait des raisonnements. »

« Ce n'est pas une raison pour mépriser les intellectuels, les intellos comme on disait alors en faisant la moue, ni pour assassiner des chercheurs, des philosophes, des ingénieurs, au motif qu'ils avaient tendance à chercher hors de chemins battus sans vouloir de résultat immédiat ni prédéfini. Car on en a assassiné au cours des quinze années qui ont précédé ta naissance sans que la police s'émeuve, sous prétexte de protéger la famille, la société, la religion, et d'autres arguments plus délétères encore.

« Du reste, ce mépris des intellos avait commencé longtemps auparavant. A en croire mon père, la détestation avait gagné les hautes sphères du pouvoir politique dès 2007, donnant l'exemple, et n'avait plus cessé depuis. Il y eut des flux et des reflux, mais le métier était devenu invivable pour les savants en général et les astronomes en particulier, et quand le doute n'a plus été permis pour eux sur l'imminence de la rencontre entre la terre et un astéroïde géant venu de nulle part on ne les a pas crus.

Elle : « Géant ?

Moi : « Quarante kilomètre dans sa plus grande dimension, quinze dans sa plus petite. Vitesse relative deux-cents kilomètres par seconde. Voilà la carte de visite de la bête. C'est deux ans avant que les calculs ont été assez précis pour conclure, trois années de travail pour y parvenir, observations, mesures, recoupements, calculs d'incertitudes, modélisations, mises à l'épreuve, tout y est passé, tous les protocoles, tous les doublons. Le résultat était incontestable. Figure-toi que tu es née le jour où la nouvelle a été enfin annoncée en gros titres dans les journaux grand public, tous médias confondus.

« On a crié au complot, on a accusé le gouvernement, les lobbies, les patrons, les syndicats, les juges, les corps intermédiaires, les intellos encore eux, enfin tout ce qui tombait sous la main pour être accusé, de vouloir détourner les vrais gens des vrais problèmes et de jouer à l'apocalypse extérieure pour dissimuler l'apocalypse organisée par les élites. Il y avait ainsi des mots pour stigmatiser l'intelligence et le savoir, intello en faisait partie, élite en était un autre. À croire que la bêtise et l'ignorance étaient les seules vertus sociales dont on pouvait encore se réclamer.

« Des laboratoires ont été incendiés, il y eut mort d'hommes, et les affairistes, les nationalistes, les communautaristes, les religieux, et tout ce qu'on peut compter de manipulateurs et complotistes, tous se sont unis contre le choc planétaire présenté comme un mensonge d'état.

« On était mal partis pour se préparer.

Elle : « Qu'as-tu fait à ce moment-là ?

Moi : « J'avais tout de suite accepté la conclusion des astronomes. Pour une fois qu'ils étaient tous d'accord de Pékin au désert de l'Atacama et du Mont Palomar au Pic du Midi de Bigorre, je n'allais pas imaginer je ne sais quel complot pour mettre en doute le phénomène. L'enjeu était trop lourd pour ce pas regarder la question en face. Mon apprentissage m'avait enseigné comment distinguer le presque vrai du plutôt faux, puisque je te l'ai assez répété, le Vrai n'existe pas, donc le Faux non plus.

« Avec tout ce temps perdu il restait deux années pour mettre à l'abri ce qui pouvait l'être.

Elle : « En faisant quoi, papi ?

Moi : « Justement, que faire ? Nul endroit pour fuir, nul refuge. Il n'y avait pas de protection absolue et définitive possible, d'autant que les conditions exactes de la rencontre n'étaient pas encore établies. Ces tremblements de terre d'autrefois dont je t'ai parlé, ces raz-de-marée, ces éruptions, étaient assez localisées pour que la population puisse fuir et parfois revenir une fois les éléments calmés, alors que rien ne pouvait nous abriter. Et si nous devons être sur l'impact lui-même, inutile de te faire un dessin sur l'inutilité de la protection.

« Dans le tohu-bohu général qui suivit l'annonce, ce sont ceux dont tout le monde se moquait depuis des lustres qui ont pris la question à bras-le-corps, avec un aplomb, une autorité et une efficacité qui ont dû les étonner eux-mêmes et qui m'étonne encore, douze ans plus tard, quand j'y repense. Les gouvernements en place, tous composés d'affairistes libéraux derrière différents pseudonymes, étaient trop occupés à subventionner leurs amis de la finance pour consacrer un centime de leurs combines à lancer le sauve-qui-peut qui s'imposait.

La population, tétanisée, n'était pas en mesure de faire entendre sa voix.

Elle : « Qui étaient ces gens dont tout le monde se moquait ? »

Comment lui répondre ? Comment évoquer ce qui aujourd'hui dans sa tête pourtant bien faite avait au mieux la même réalité que des martiens ou des fées.

La faute à l'Europe

Moi : « Les institutions européennes, ma petite. Ce sont elles qui ont lancé l'action massive de sauvegarde. C'est ainsi qu'ils l'ont appelée. Le parlement européen a voté un ensemble de directives très contraignantes, la commission les a approuvées et en a proposé le financement, voté et renforcé par le parlement européen en lecture retour, et des moyens de police considérable et de sanctions graduées pour les réticents ont été déployés. Les gouvernements en place, soudain pris la main dans le sac, n'ont rien pu faire sinon ce qu'ils faisaient toujours, lancer toutes les mesures impopulaires en se cachant derrière la faute à l'Europe.

Elle : « Tu m'ennuies papi avec tous ces détails.

Moi : « Tu as raison. Je n'en dirai pas davantage sur les décisions prises. Mais sans elles, nous ne serions pas en vie aujourd'hui, que le cataclysme lui-même nous ait emportés, ou que s'en soient les conséquences dans lesquelles nous survivons désormais, depuis dix ans que la rencontre a eu lieu. Tu le sais comme moi, que c'est ainsi qu'on nomme, sans plus de cérémonie, ce qui à mon avis constitue rien de moins qu'un changement d'ère géologique.

Elle : « On a fait quoi, alors ?

Moi : « On a déterminé des zones de déplacement dans lesquelles on a construit d'immenses villes de toiles. Ces zones ont été définies selon trois règles : elles devaient être loin de la mer, elles devaient être sur une géologie robuste, elles devaient être à plus de trois-cents mètres d'altitude.

Elle : « Pourquoi trois-cents ?

Moi : « Parce que. »

Silence pensif. Difficile de répondre à la question. Trop de savoir indispensable. Mais impossible de ne pas répondre.

Moi : « Je ne suis ni géologue ni géographe, je suis un modeste ingénieur en électronique et si nous vivons à peu près nous le devons à ce savoir que j'ai gardé d'avant. Alors je ne peux pas répondre à ta question. Je pense que, comme toute décision de ce genre, il y a eu des empoignades entre techniciens, entre politiques, entre techniciens et politiques, pour finir par un compromis qui n'était ni politique ni technique mais qui a constitué le seul point sur lequel on s'est trouvé le moins en désaccord. C'est la vie. Tu l'apprendras à ton tour quand tu te lanceras dans l'arène. Et je pense que c'est ainsi que se prennent les bonnes décisions. Je récusé la seule raison instrumentale et la dictature du scientifiquement exact.

Elle : « Alors tout le monde devait aller sous la tente dans les montagnes ? Douze milliards de gens ?

Moi : « Je te raconte ce qui a été décidé en Europe. A vrai dire, les pires rumeurs ont couru sur ce qui s'est passé ailleurs, parce que d'autres sortes de décisions ont été prises. Des déportations massives et autoritaires sans mesures d'accompagnement, en Chine ou en Russie par exemple ; une absence totale de décision, soit au nom de la liberté individuelle comme aux États-Unis, soit par absence de pouvoir central capable de la moindre décision comme en Afrique, soit par aveuglement religieux comme dans certains pays gouvernés par la religion, comme il y en avait tant à l'époque. Voilà. Alors je ne te raconte que l'Europe, qui partout a construit ses villes de tentes. En six mois c'était fait. Il restait un an-et-demi pour convaincre la population d'y aller, et convaincre les populations accueillantes d'accueillir, on ne déplace pas deux-cents millions de gens chez deux-cents autres millions sans mal. En réalité, nous avons été beaucoup moins nombreux à nous déplacer.

Elle : « Pourquoi ? Les gens n'ont pas voulu se mettre à l'abri ?

Moi : « Ils n'ont pas cru ce qu'on leur a dit. Ils ont préféré croire les complotistes, ils ont préféré écouter les persifleurs, les pourfendeurs d'intellos, et ils sont restés chez eux. Ils ont joué au plus malin.

Finalement, il n'y eut guère qu'un européen sur dix parmi ceux qui auraient dû se déplacer qui l'ont fait pour s'installer sous la tente, ou plutôt pour réserver une tente pour lui et les siens le moment venu. J'étais parmi les premiers à me décider avec ta mamie, pour toi, tes parents et nous deux. J'ai eu tout le choix possible, il y avait de la place partout et un des points essentiels des décisions du gouvernement était que chacun restait libre de déménager ou de rester. Alors j'ai choisi ce coin où nous sommes.

Elle : « Comment as-tu fait pour choisir ici ?

Moi : « Au pif, comme tu dis. Je me répète, je suis électronicien et les sciences de la terre me sont tout à fait étrangères, hormis de vagues et lointains souvenirs de géographie du collège qui me soufflaient les mots altitude moyenne, stabilité du sol, faible densité de population. Alors j'ai choisi le Morvan. Ne m'en demande pas plus. Ce n'est ni ma terre natale, ni celle de mes ancêtres, ni même une terre amicale ou un lieu d'adoption. J'y étais passé deux fois dans ma vie, une fois pour visiter Vézelay, une fois pour dormir à Montréal. Je savais aussi que des hommes vivaient là depuis des milliers d'années.

« Voilà tout. Reconnais-le, nous sommes encore en vie, nous deux. Nous avons eu plus de chance que ta mamie et que tes parents et plus de jugeote que les centaines de millions de petits malins. Mais d'avoir choisi le Morvan fait partie de cette chance, pas totalement due au hasard. Une sorte d'intuition, et un bon usage par le profane que je suis de la carte géologique de la France telle qu'elle existait encore il y a dix ans.

Elle : « Et si l'astéroïde était tombé ailleurs ?

Moi : « D'abord on ne dit pas tombé. C'est une rencontre, non une chute. Ensuite, si la rencontre avait eu lieu sur nous, on ne se poserait plus aucune question. Et si le lieu avait été différent, les effets l'auraient été aussi, moins graves ou plus graves, qui peut le dire ? Nous ne pouvions faire plus que ce que nous avons fait, en tentant de choisir les moins mauvaises solutions. C'est tout. On ne réécrit jamais l'histoire : à celui qui est en posture de le faire, l'histoire n'a pas été si défavorable.

La cote 300

Elle : « Raconte-moi la grande vague, papi.

Moi : « Tu es une maligne, petite. C'est là que tu voulais que je vienne, non ?

Elle : « Je n'aime pas quand tu dis petite. J'ai douze ans, papi.

Moi : « Note que parfois je t'appelle ma grande. Mais je me venge parce que tu me manipules.

Elle : « Mais non. Je pense à la vague parce que tu as parlé de chance. Tu l'avais dit, un jour.

Moi : « J'ai dit que le choix de la cote de trois-cent mètres comme limite de sécurité était un compromis et incroyable coup de chance. Mais l'un et l'autre sont liés par une secrète logique que nul ne saurait décortiquer. Je t'ai déjà raconté comment cette décision avait été prise. Alors je reprends où nous en étions. Le choix du lieu, et nos allers-retours au cours des mois qui ont suivi pour mettre à l'abri ce qui nous a semblé le plus important. Un peu en aveugle, personne n'avait la moindre idée de ce qui allait arriver et de ce qui s'en suivrait. Il y avait un petit côté poker-menteur qui ne nous déplaisait pas. Nous avons décidé que nous allions nous trouver sans électricité ni aucune énergie mécanique d'aucune sorte, et nous nous organisions sur cette base. Ce n'était pas idiot, mais je regrette un peu que nous ayons été trop extrêmes dans ce choix.

« Environ un an avant la date fatidique, les calculs ont bien convergé concernant l'emplacement de l'impact. A l'ouest de Cuba, dans le Golfe du Mexique. Impact sub-tangentiel, d'ouest en est, c'est-à-dire dans le sens de rotation de la terre, plus précisément ouest-sud-ouest vers est-nord-est. L'astéroïde tournant très vite sur lui-même, on ne réussissait pas à savoir quelle position il aurait au moment du choc. Les calculs donnaient des résultats trop éparpillés.

« L'Europe avait globalement fait les meilleurs choix possibles, un an avant. On pouvait s'attendre à de fortes secousses et à une série de grandes vagues dont les estimations les plus effrayantes donnaient une hauteur de plusieurs centaines de mètres. Même pas peur,

disaient les petits malins décidés à rester à Paris, à Bordeaux, ou dans leur Bretagne natale. En fait, beaucoup estimèrent que la chute dans l'océan était une bonne nouvelle. Quelques soubresauts, quelques inondations, et on n'en parlerait plus, juste des expéditions d'alpinistes pour explorer cette nouvelle montagne pleine de minerais métalliques rares qui excitaient déjà les spéculateurs. Eux aussi disaient chute.

Elle : « La vague, papi, raconte la vague.

Moi : « Ces gens s'imaginaient qu'une fine lame d'eau était une protection suffisante pour arrêter un bolide de quarante kilomètres sur quinze lancé à deux-cents kilomètres par seconde. A cette échelle, un océan de cinq-mille mètres de profondeur comme on le trouvait au large du Mexique n'était qu'une fine lame d'eau et rien d'autre, autant tirer un coup de révolver dans une flaque en s'imaginant ne pas toucher le fond.

« Mais je dois dire autre chose encore, à propos du Mexique. Tu ne l'as pas encore appris à l'école, mais tu as certainement entendu parler de la disparition des dinosaures à la fin de l'ère secondaire. C'est même ce moment-là qui sépare l'ère secondaire de l'ère tertiaire.

Elle : « Oui papi.

Moi : « Il y a toujours eu des bagarres entre savants pour savoir ce qui a causé cette disparition. Il est admis que de grands bouleversements géologiques et climatiques sont apparus brusquement et que la biologie des grands reptiles n'a pas pu s'adapter à la brutalité du changement. Cette explication est évidemment insuffisante puisqu'elle ne donne pas la cause même du bouleversement. Mon idée est que le plus probable est le choc d'un objet cosmique de grande taille, un astéroïde par exemple.

Elle : « Oui, et alors ?

Moi : « Le plus curieux est que toutes les études convergent vers le fait que cet astéroïde serait tombé exactement au même endroit que celui-ci. Comme si le Golfe du Mexique avait un pouvoir attractif particulier. C'est rigolo, non ?

Elle : « La vague, papi !

Moi : « Nous avons définitivement emménagé un mois avant. Nous connaissions déjà nos voisins et les paysans du coin qui nous avaient finalement plutôt bien accueillis. Nous étions nettement moins nombreux que prévu, et pour limiter les affrontements prévisibles entre gens du cru et populations déplacées l'Europe avait très largement subventionné les paysans accueillants ; ils en avaient un peu oublié leurs réflexes de sédentaires et l'étaient devenus, accueillants, dans les deux sens du terme. Nous étions installés dans notre refuge le jour dit. Nous n'en menions pas large et la tension était perceptible. Nous nous étions assis en cercle, sur le sol. C'était ton deuxième anniversaire, le dix-neuf mai. Nous avions posé une petite radio au milieu pour écouter les nouvelles, tu penses bien que l'on n'y parlait que de la catastrophe imminente, comme un compte à rebours où s'égrenaient les minutes avant l'impact et où les journalistes surexcités tentaient de tirer les vers du nez des observateurs rivés à leurs télescopes. Je suis sûr que certains savaient qu'ils vivaient leurs derniers instants de vie mais que leur place était là, derrière le micro, à transmettre les messages qu'ils recevaient de tous les observatoires du monde qui s'étaient préparés à l'évènement.

« J'avais de l'admiration et de la compassion pour eux, de la reconnaissance aussi parce que l'attente en était rendue plus supportable. Ils ne faisaient pas partie des petits malins restés sur place par stupidité, ils faisaient juste leur boulot.

« Le dix-neuf mai deux-mille-cinquante, à neuf heures quarante-sept, un astéroïde a heurté la terre et a labouré un sillon de huit-cents kilomètres dans le Golfe du Mexique entre les villes de Merida et de La Havane dont il ne reste rien j'imagine, ni de Cuba ni du Mexique, formant une monstrueuse montagne de trente-cinq kilomètres sur douze et de dix-mille mètres d'altitude. Enfin, à peu près. L'Everest pouvait aller se rhabiller.

« Après la fébrilité des derniers préparatifs, après l'excitation des dernières heures, nous étions figés, assis autour du poste, à nous regarder, comme pour nous envoyer un dernier message d'amour, une dernière pensée, un dernier secours, comme pour conjurer le

temps perdu et les non-dits qui le resteront. A l'heure pile il ne se passa rien, sinon un petit rire nerveux de ta mère. La sirène d'alerte s'est peu à peu éteinte et je ne peux te dire combien de temps a duré cette tension extrême.

« La radio s'est tue soudain au beau milieu d'une phrase du journaliste, définitivement inachevée. Au même moment, tous les animaux alentours ont été pris de panique. Comprends-le bien, ma grande, rien n'était encore perceptible et pourtant les animaux savaient. Comment, par quels sens, par quelles ondes ressentait-ils déjà ce qui se précipitait vers nous, je suis incapable de répondre à ces questions. Que sait-on vraiment de l'image du monde qu'ont les autres espèces vivantes, de leur ressenti cosmique ? On a déjà du mal à connaître celle de son frère.

« Et puis ce fut la première secousse. »

La rencontre

Elle : « Il y a eu du bruit ? »

Moi : « C'est une chose incroyable, je ne me souviens pas d'avoir entendu du bruit à cet instant. Le sol s'est dérobé sous nous horizontalement, nous projetant dans un rayon de quinze à vingt mètres. Pas de blessures grave pour quiconque, mais tu t'es mise à hurler ce qui nous a plus effrayé encore que le spectacle des arbres rompus, des nuages de poussière, de l'effondrement des rares cahutes que certains avaient montées et de toutes nos tentes, mais elles étaient prévues pour cela. Sous elles se trouvaient tous nos biens, et ma foi ils étaient moins en danger là qu'à ciel ouvert ou dans des caves.

« Ce fut comme un gros hoquet silencieux, comme pour nous mettre l'eau à la bouche. Les trois coups de brigadier avant le drame en cinq actes en un seul cahot. Un point de suspension, brutal mais clair et net. Nous ne perdions rien pour attendre, ces quelques dixièmes de secondes suspendus et nous sur le carreau. Vint alors le déchaînement, le vacarme après le silence, le hurlement de la terre, et la peur, la peur, la peur, non cette émotion qui te saisit parfois devant un danger soudain, mais une peur ontologique, primordiale, métaphysique, une peur que je croyais réfugiée au fin fond de

quelque vieux cauchemar et qui remontait comme un remugle, en plein éveil, en plein jour.

Elle : « Combien de temps a duré la secousse ?

Moi : « Je te l'ai déjà dit. Elle ne s'est plus jamais arrêtée, elle dure encore, voilà dix ans qu'elle dure. Depuis cet instant jusqu'à aujourd'hui et pour les siècles des siècles je le pense, la terre ne cessera plus de hoqueter et l'idée même d'immobilité est devenue inaccessible. Bien sûr la violence initiale a disparu, les premières secousses étaient les effets de la rencontre. Secousses horizontales suivies de secousses verticales beaucoup plus difficiles à vivre encore qui nous projetèrent à un bon mètre du sol comme un trampoline devenu fou, je ne sais comment nous avons pu subir cela sans dommages. Nombreux ont été les blessés autour de nous, sans parler des crises cardiaques, des chutes d'arbres, des gens et des animaux rendus fous. Nous étions tous devenus semblables, êtres vivants face à la fin du monde, tous égaux dans la peur.

« Ces ondes de choc ont détruit les structures fragiles de la croûte terrestre en laissant juste de petits morceaux de continent éparpillés sur le magma, notre bon vieux granit a rempli sa tâche et a gardé notre radeau intact, de ce qui était le Morvan jusqu'au pied des Cévennes et des contreforts du Forez au dernières collines avant le Rhône. Au-delà ce fut, et c'est encore, l'enfer. Nous vivons désormais sur de multiples îles flottantes sans chocolat ni vanille, et tu connais la difficulté que nous avons pour échanger d'une île à l'autre, il faut franchir les lignes de feu, comme les nomades les appellent, eux qui sont passés maîtres dans cet art dangereux.

Elle : « Tu ne m'as toujours pas raconté la vague, papi. »

Décidément, ma petite-fille a de la suite dans les idées. Il faut bien que j'y vienne, elle ne me lâchera pas. J'ai vu lors d'un de mes voyages exploratoires les restes du monde où j'avais vécu, après le passage de la vague, et je n'en suis pas guéri. Il faut maintenant transmettre ce savoir à cette tête angélique, et les mots me manquent. Le moment est pourtant venu.

Moi : « Oui ma chérie, la vague. J'y viens, doucement. Je finis avec les secousses. Tu as grandi avec, tu ne peux imaginer ce qu'est une

terre immobile, tu ne tombes jamais même lorsqu'elles sont soudain plus violentes. Tu es une fille de la nouvelle ère. Moi je n'ai jamais pu m'y habituer et la terreur me submerge encore dès que les secousses s'aggravent. Dix minutes de calme et j'oublie, et je tombe à la onzième parce que dix minutes est bien le maximum qu'on puisse espérer. Tu rigoles ou tu me ramasses, mais tu ignores à quel point je suis ravagé de l'intérieur de ne pouvoir jamais souffler plus de dix minutes, ravagé comme doit l'être la planète entière en son cœur. »

Depuis le début de mon histoire j'étais déjà tombé trois fois sous l'effet des tremblements de terre incessants, quand ma petite-fille gardait la pose impassible d'avoir toujours connu ce navire fou.

La vague

Je repris le cours de mes souvenirs et en vint à ce qu'elle attendait.

Moi : « La vague est arrivée plusieurs heures après le début des secousses. Les ondes se déplacent moins vite en mer que dans le corps terrestre. Je n'ai rien vu et ceux qui ont vu ne sont plus là pour le raconter. Personne n'a survécu sur son passage. J'ai fait quelques voyages depuis, dans les zones encore accessibles, et en particulier j'ai pu souvent aller à Saint-Etienne où un laboratoire géologique est resté en activité. Il n'y a pas de ligne de feu d'ici jusqu'au sud du Mont Aigoual et notre radeau est un long cordon de petits massifs restés solidaires pour des raisons qu'ils s'efforcent d'expliquer, là-bas, justement.

« On parle d'un mur d'eau de mille mètres de haut. Pour une vague c'était une vague. Elle a déferlé sur le champ de ruines qu'avait laissé la secousse, sur les incendies qui s'ensuivaient, sur la panique des petits malins saisis au petit déjeuner, sur les fuyards enlisés dans les embouteillages, et sur tout ce qui s'est trouvé sur son passage. Elle n'avait plus grand-chose à détruire, les secousses s'en était chargé, mais elle pouvait massacrer, ce qu'elle fit. Étrange effet d'une décision collective, c'est à la cote trois-cents que le déferlement est venu mourir en poussant devant lui une montagne d'horreurs, carcasses, gravats, boues, et des cadavres, des cadavres, des cadavres, des Ardennes aux contreforts des Causses, sur le pourtour du Limousin, et même jusqu'à la rive droite de la Loire, pour ce qui est le plus proche de nous.

« Bien entendu, ceux qui étaient trop proches des côtes, même à plus de trois-cent mètres, ont été emportés. Il n'est rien resté de la Bretagne et on m'a raconté qu'au Portugal et en Galice, pas une vallée n'a été épargnée, pas un plateau. Ces mots n'ont pas de sens pour toi, ni ceux de Bassin Parisien, de Belgique ou de Pays-Bas. Les seuls renseignements précis dont je dispose portent sur l'Aquitaine grâce au Pic du Midi de Bigorre qui a résisté aux secousses et à l'immersion, et dont les télescopes ont pu suivre la progression de la vague à travers la plaine, le temps était clair ce jour-là.

« La vague de l'Aquitaine fut sans doute l'une des pires qui déferla sur l'Europe de l'Ouest, à cause sans doute d'un effet de concentration dans le Golfe de Gascogne. Le rouleau a gagné en vitesse en déferlant sur le plateau continental et a pu atteindre et submerger le seuil du Lauragais pour enfin ravager Narbonne, Béziers, Montpellier. Il avait encore cinquante mètres de haut arrivé là, bien suffisant pour n'y laisser aucun survivant. Il n'y a plus rien désormais au sud de l'Aigoual.

« Mais sur toutes les côtes, de la Norvège au Sénégal, après le premier rouleau d'autres ont suivi, qui ont malaxé sans répit les restes de nos civilisations, le bon et le mauvais dans le même sac, ont tout broyé en une boue planétaire, entre flux et reflux ; imagine la violence des courants et la succession des murs d'eau qui après une semaine atteignaient encore deux-cents ou trois cents mètres de hauteur là où il avait nos plages. Il fallut un mois de ce chaos pour voir apparaître quelque chose qui ressemblât à du sol à ce qu'ont dit plus tard les survivants du Pic du Midi, si l'on peut appeler sol ce qui émergea. Les nomades, les premiers, sont allés voir au-delà de la fameuse cote trois-cents et de l'abominable dune que l'Océan avait poussé devant lui jusqu'au bout de ses forces et certains n'en sont pas revenus de ce qu'ils ont vu. »

Moi : « Voilà, tu es contente ? »

Seul me répond son silence.

La vie après la mort

Nous sommes restés un moment ainsi, à regarder devant nous sans rien voir d'autre que des images défilant dans la tête. Je la laissais mettre de l'ordre, tenter de comprendre ce que signifiait un mur d'eau de mille mètres de hauteur et une dune de cadavres à quelques heures de marche d'ici. Il faut bien qu'elle le découvre, ce monde qui est le sien, et puisque le jour était venu de lui raconter, je n'allais pas l'endormir de mensonges. C'est un âge que l'on croit fragile, qui l'est en effet mais qui sait trouver plus vite que nous autres, vieux endurcis, les ruses pour contourner les obstacles quitte à y perdre l'innocence. Le prix à payer.

Moi : « Je comprends ton silence, ma petite ».

Oui je sais, elle n'aime pas que je l'appelle ma petite, mais il me fallait prendre un air protecteur devant son désarroi. Elle ne me releva pas d'ailleurs.

Je repris : « Je ne te l'avais jamais raconté avec autant de détails et j'avais toujours pris des précautions en tournant autour du pot. Voilà pourquoi j'ai pris mon élan en traînant sur les hoquets de la planète jusqu'à t'impatiser. Tu as douze ans et tu es ma grande bien plus que ma petite, tu peux savoir et comprendre que tu fais partie des millions d'humains qui ont survécu et survivent encore à la rencontre et à ses conséquences, puisque c'est le nom qu'on donne, n'est-ce pas, à ce moment-là du 19 mai 2050 à 9h47.

« Combien sommes-nous aujourd'hui ? Il y avait douze milliards d'humains avant. Je pense que les deux-tiers de la population de l'Europe de l'Ouest a disparu au moment du choc et des grandes vagues. Puis au moins la moitié de la population survivante, par les famines, les maladies, les froids qui ont suivi, ces dix années qui viennent de passer. C'est ainsi que tu as perdu tes parents et ta mamie qui étaient ma femme ma fille et mon gendre. Tu étais bien petite encore et pourtant je connais la béance qu'ils laissent en toi. Ils me manquent aussi même si ce n'est pas de la même façon, nous en avons parlé déjà pour nous aider l'un l'autre, tu as été une si bonne petite-fille, si forte au fond.

« Je suppose qu'il en fut de même partout ailleurs dans le monde, avec des régions totalement ravagées et d'autres bizarrement épargnées ; nous trouvons ainsi deux milliards au maximum, deux milliards à nous débattre sur cette planète rendue folle de terreur. Que les absents lèvent le doigt ! »

Moi encore : « Tu sais comment la vie autour de nous est maintenant organisée. Chacun a recherché au fond de lui des connaissances qu'il croyait inutiles et a retrouvé le chemin des récoltes. J'ai pris un instant ma spécialité en électronique pour un savoir absurde dans un monde sans électricité puis j'ai trouvé une voie en reconstituant des matériels rustiques à partir des ruines des appareils d'autrefois, sinon suffisants, au moins utilisables avec un peu de courant ici ou là, et les collines de détritux de l'Ouest en sont pleines, de ces appareils, le gisement n'est pas près de s'épuiser.

« C'est pour cela que je fais si souvent de voyages à Saint-Etienne, pour leur fournir des instruments que je suis un des rares à pouvoir reconstituer sommairement, avec une loupe et un taille crayon, le roi de la bricole, ils m'appellent. Il y a eu mieux dans le passé pour graver des micro-processeurs. Mais nous avons ainsi de quoi nous nourrir malgré la disparition des saisons qui reviendront quand la terre un jour retrouvera un axe de rotation fixe, on ne sait quand, même à Saint-Etienne ils n'ont pas su le dire. La Saint-Glinglin, je suppose.

« Ce qui nous manque est parfois apporté par les nomades dont les caravanes traversent les lignes de fracture. Eux seuls savent lire les signes qui annoncent si le passage est possible ou non. Malheur à celui qui se trompe, il est englouti dans les jets de lave et les cratères sournois. Il n'y a pas si longtemps, il était de bon ton de les appeler Roms, de les mépriser, de les craindre aussi.

Elle : « Il nous manquent beaucoup de choses d'autrefois, papi ?

La liste serait longue de lui énumérer tout ce qui me manque, de matériel et d'immatériel. Je vais me contenter du matériel, soyons terre-à-terre, si j'ose dire avec cette planète de malheur.

Moi : « Il nous manque le confort matériel, et j'ai beau prendre des airs de philosophe, j'ai la nostalgie du frigo, du radiateur, de la

télévision, de la bagnole. Tu te moques assez de moi quand je te rabâche ces lubies du bon vieux temps que tu ne connaîtras jamais, que tu ne peux imaginer qu'en observant ces carcasses que les nomades rapportent parfois des gravats de l'ouest.

« Mais il nous manque surtout la connaissance et c'est bien plus grave. El conocer, disait mon ami espagnol. Les nomades sont les porteurs de savoir, ils disent parfois la bonne aventure mais ils disent aussi comment l'on vit ou survit à l'autre bout du continent et même au-delà, en Orient, en Afrique. Je ne sais pas discerner ce qui est du vrai et du colportage, de l'observé ou de l'inventé, mais il y a toujours un peu à glaner dans ces récits.

« J'ai compris que la Russie et la Sibérie ont davantage souffert du froid que des séismes et qu'aucune vague ne les a recouvertes. Le Japon a été complètement englouti dans le magma, la Chine s'est éclatée en multiples petits îlots cernés de feu sous les coups de boutoir d'ondes verticales bien plus violentes que celles que nous avons subies. Les gens de Saint-Etienne m'ont expliqué mais je n'ai pas trop bien retenu. »

Renaissance

Comment raconter ce qu'on ne sait pas, ce qu'on peut vaguement imaginer à travers des récits, des rumeurs, des comparaisons, j'ai parfois l'impression de vivre ce que vivaient les grands esprits de l'Antiquité, qui tentaient de saisir le monde dans sa globalité sans en avoir les moyens techniques, et qui parfois y parvenaient presque, Héraklité ou Socrate, Thalès ou Pythagore. Intuitions, visions, prophéties, ou bien coup de pot ?

Elle : « Et l'Amérique, papi, tu m'as souvent parlé de l'Amérique et là tu ne me dis rien ! »

La petite ne me lâche pas aujourd'hui. Et à vrai dire je n'y tiens pas, à ce qu'elle me lâche. Nous en avons beaucoup plus dit que ces dix dernières années, je sens que le papillon apparaît dans la chrysalide, ce n'est pas le moment de flancher.

Moi : « Oui, je ne dis rien, je ne sais rien de l'Amérique. Les nomades n'y sont pas allés et les sismographes ne portent que de mauvaises nouvelles. Un jour il faudra un Christophe Colomb pour refaire le

voyage sur les incessants tsunamis, avec retour pour raconter. Mais nous avons tant de pain sur la planche encore, qui songe à des explorations de nouveaux mondes, à des conquêtes de l'ouest ?

« Un silence de mort s'est abattu sur ces deux continents, du Nord du Canada jusqu'au Cap Horn. Les rares signaux radios que nos derniers labos en service arrivent à capter proviennent d'Afrique, rien ne vient des satellites, et rien d'au-delà de la mare aux canards : le Far-Ouest est rayé de la carte du jour, KO à OK corral.

« Je ne nourris aucun espoir pour les Caraïbes, grandes et petites, trop proches de l'impact et déjà instables avant, ni pour le Mexique, ni pour tout l'isthme américain. Il ne doit rester dans les parages que le monstrueux furoncle qui est venu se planter là, venu de l'espace il y a dix ans. »

Elle : « Et après, papi ? »

La voilà la vraie question qui attendait de sortir. Voilà ce qui la tourmente, elle qui commence juste à entrevoir ce que signifie les mots d'avenir, de vie entière, et qu'à son tour elle va devoir faire face, encore un peu ensemble mais pour bien peu de temps. Pas besoin de discours, je comprends qu'elle a compris.

Surtout ne pas se tromper dans le choix des mots. Et personne ne m'a dit quels étaient les bons et les mauvais mots. Alors encore une fois je me jette à l'eau sans trop de précautions oratoires. Je suis obligé de la penser forte et intelligente, sinon à quoi bon. Si elle doit mal me juger, qu'il en soit ainsi pour lui permettre ensuite de vivre. Une idée qui me travaille depuis longtemps, depuis que les nomades m'ont raconté ce qui se passe loin dans le Sud. L'idée n'est pas mûre, elle baigne dans le flou, dans l'imaginaire, dans la supposition et l'invérifiable. Mais elle est indécrochable, obstinée, obsédante. C'est le moment.

Moi : « Tu sais ce que je crois, ma grande ? Il est un continent qui a mieux résisté que les autres et qui regorge de toutes les richesses dont l'homme a besoin pour reconstruire un monde. Hasard de la position, de la structure des plaques continentales, de la propagation des ondes tant sismiques qu'océaniques ; je ne devrais pas dire hasard mais plutôt logique, je t'ai assez abreuvée de mes discours

rationnels. Toute une conjonction de circonstances peu probables ont abouti à cela : l'Afrique est le lieu encore vivable de notre terre bien mieux qu'ici ou partout ailleurs, si je retire la façade ouest qui elle aussi a été recouverte par la vague. Un peu moins haut que la cote 300 parce qu'il faut la chercher loin dans le désert ou la savane, sans doute mais il n'y a pas eu dislocation de l'écorce et peu à peu, à ce qu'on raconte, on se rapproche respectueusement de la mer.

« Alors écoute-moi bien. Écoute d'abord ce que disent les nomades qui en reviennent. Le voyage est long qui doit traverser les lignes de feu et faire le tour de la mer. Apprends, entraîne-toi, réfléchis. Un jour tu te sentiras prête, un jour je te verrai prête, et ce jour n'est pas si loin où tu décideras te partir là-bas. Ne me regarde pas ainsi et ne pleure pas, ce sera un grand jour et la force qui te poussera dépasse toutes les envies que tu as pu connaître. Elle s'appelle la force de vie et j'aurai alors fini de te donner les outils dont tu peux avoir besoin.

Elle : « Tu partiras avec moi ».

C'était bien sûr une question qu'elle me posait. Bien sûr que je ne partirai pas avec elle, j'étais déjà si fatigué de ce monde en feu. Alors je le lui ai dit, je lui ai tout dit, de la nécessaire séparation et du définitif. Elle n'a sans doute pas tout compris et elle a beaucoup pleuré, et j'ai dû me retenir à mon tour.

Elle : « Pourquoi est-ce que je dois partir toute seule ?

Moi : « Tu seras plus grande encore qu'aujourd'hui, et il y aura du beau monde avec toi. Je n'ai pas à le choisir, ce monde là c'est le tien, et tu sauras bien le moment venu avec qui le voyage se fera ».

Je veillerai au grain, bien sûr, on n'est jamais trop prudent avec les fréquentations des enfants. Mais on n'a jamais le dernier mot et mieux vaut garder pour soi les dernières armes dont on dispose.

Moi : « Un dernier mot, ma petite. Oui, pardonne-moi, je t'appelle ainsi, laisse-moi croire encore un peu à ton enfance avant la nuit. Un dernier mot. Tu partiras avec les nomades, tu emporteras ton énergie, tes savoirs, et la curiosité remontée à bloc ; tu traverseras les montagnes et les déserts et faisant à rebours la traversée de la

mer rouge, tu atteindras l'Afrique qui, après avoir été le berceau de l'humanité, en est devenu l'avenir. »

Avec cette terre qui tourne n'importe comment, on ne sait jamais comment sera le prochain soir ni le prochain matin. Ce soir-là fut magnifique comme je n'en avais pas vu depuis longtemps, et le matin suivant fut glorieux.

Décembre 2014

TABLE DES MATIERES

PRÉSENTATION	7
CONTRIBUTION N°1	13
CONTRIBUTION N°2	17
CONTRIBUTION N°3	22
CONTRIBUTION N°4	26
CONTRIBUTION N°5	30
CONTRIBUTION N°6	35
CONTRIBUTION N°7	39
CONTRIBUTION N°8	44
CONTRIBUTION N°9	49
CONTRIBUTION N°10	53
CONTRIBUTION N°11	58
CONTRIBUTION N°12	62
CONTRIBUTION N°13 (HORS CONCOURS)	67

Le sujet de cette huitième édition de notre concours est le suivant :

C'est arrivé en 2050.

Nombre de signes maximum 7 500, espaces compris.

Vous trouverez ici les contributions et les résultats de ce concours.
Auriez-vous choisi les mêmes lauréats ?

X-Mines Auteurs réunit les auteurs anciens élèves de l'Ecole Polytechnique et des écoles des Mines de Paris, Saint-Etienne et Nancy, ainsi que tous ceux qui souhaiteraient en faire partie et qui seraient cooptés par les membres

Les objectifs de cette association sont :

- Aider ses membres à passer de l'intention au manuscrit, grâce à des ateliers d'écriture,
- Passer du manuscrit à l'œuvre publiable, par les moyens classiques ou par la voie électronique, grâce au comité de lecture en place,
- Diffuser les œuvres et en assurer la promotion
- Inciter les membres à écrire dans un cadre ludique et concurrentiel au travers de concours de nouvelles,
- Rencontrer des professionnels du monde littéraire, (écrivains, éditeurs, distributeurs), par des conférences sur la littérature, l'édition, notamment électronique.

En favorisant les contacts et les échanges entre les anciens élèves de grandes écoles et des universités manifestant un intérêt particulier pour l'écriture et l'édition d'ouvrages littéraires ou documentaires, XM-Auteurs recherche aussi les œuvres écrites par des anciens élèves de ces écoles et de ces universités.

Ces objectifs ne sont pas limitatifs.

